

# LE MAQUIS ANCEL

## Dordogne 1944 -1945

### Introduction

Le maquis *Ancel* est né du reliquat du maquis *Mireille* maquis AS établi près de Cendrieux ; après l'arrestation de *Mireille* à Périgueux en octobre 1943, les maquisards rescapés se réfugient dans la Double, grande forêt peuplée d'étangs au nord de Ribérac et à l'ouest de la vallée de l'Isle affluent de la Dordogne qui baigne Périgueux.

**Gustave Houver** *Christophe* et Antoine Diener *Ancel* vont s'y cacher début février 1944 sous la menace des arrestations conduites à Périgueux par la Gestapo parmi les réfugiés alsaciens-lorrains. Contacté par Bernard Metz du Réseau Martial, Gustave Houver en est depuis 1943 le responsable pour la Dordogne, il recrute parmi les réfugiés alsaciens-mosellans les membres des trois centurions, « Périgueux », « Brantôme » et « Bergerac ».



Gustave Houver et son épouse Marie-Louise Diener-Houver  
leur nièce Chantal Diener, été 1943, à Ligeux, Dordogne

Source : archives Ancel

Archives familiales Diener-Houver ; la photo du 15/8/1944 est la seule photo d'Ancel existante du temps du maquis ; elle a été prise par son épouse lors du baptême de leur fils nouveau né, la pellicule a été enterrée dans une bouteille de verre jusqu'à la libération du département.



15 août 1944, Pierre Malet, beau-père d'Ancel, Jean Gausсен  
médecin du maquis, Antoine Diener (*Ancel*)

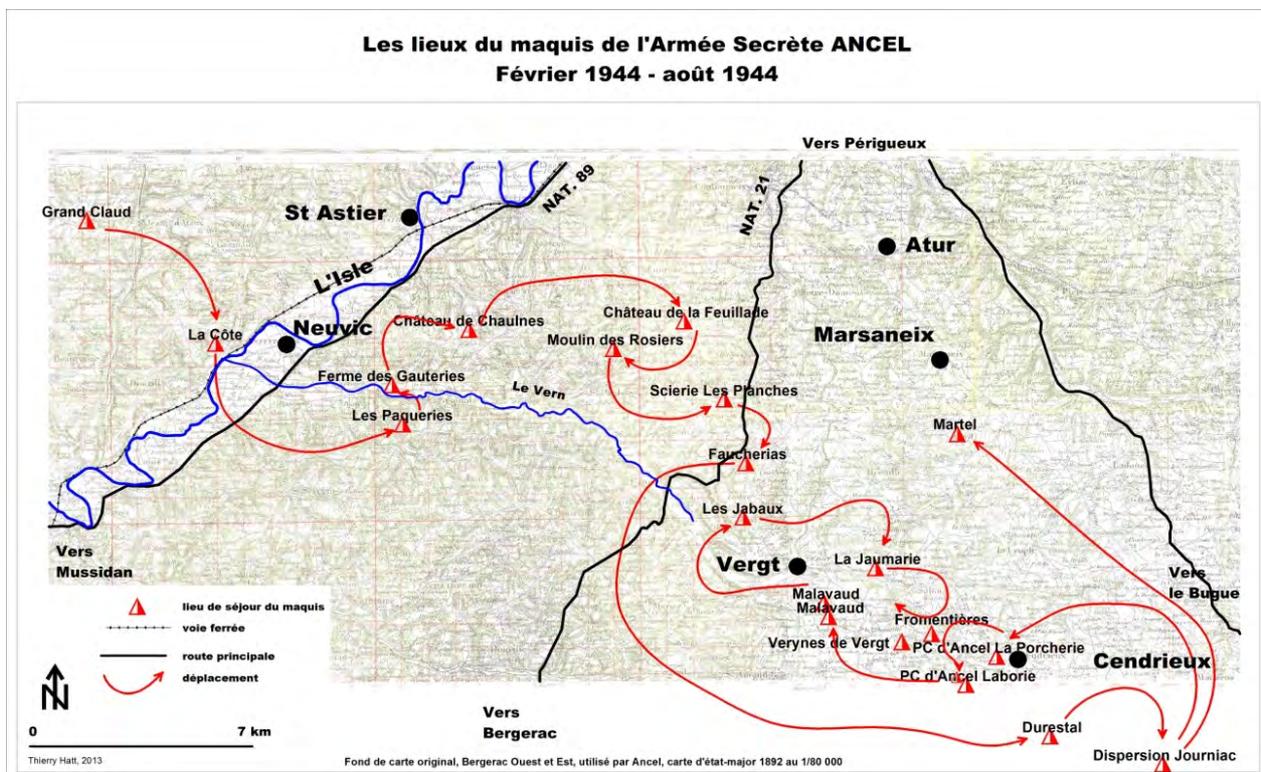
A Périgueux, il a rencontré de nombreux réfugiés qui se sont engagés comme lui dans le 26<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de l'Armée d'Armistice, afin de ne pas rentrer en Alsace-Moselle annexée par le gouvernement nazi dès le 18 juin 1940, avant même la signature des clauses de l'armistice le 22 juin 1940 par le gouvernement de Pétain. De même, il recrute parmi les administrations municipales de Strasbourg « repliée », services municipaux, police, aide sociale, et l'Inspection académique et le Rectorat pour les enseignants d'Alsace-Moselle. A Bergerac, la poudrerie et la Manufacture de Tabac qui accueille celle de Strasbourg emploient de nombreux réfugiés, à Neuvic/ Isle l'entreprise BATA emploie son personnel mosellan, à Brantôme la base aéronavale également.

**Antoine Diener**, son beau-frère, instituteur à Teillots près du château d'Hautefort, à une heure d'autocar de Périgueux est l'un de ses adjoints. Le réseau Martial recrute des membres « dormants » ou « légaux » qui continuent leur vie professionnelle et familiale tout en prospectant pour des terrains de parachutage, en collectant tout renseignement utile, d'autant qu'ils sont bilingues, et ils s'engagent à l'action armée une fois le débarquement allié déclenché.

Ce maquis leur a été indiqué par le responsable de Dordogne Centre, le strasbourgeois Charles Mangold, *Vernois*, et c'est l'intendant de l'AS de Dordogne Francheteau, *Francine*, qui enregistre leur nom de clandestinité. Il est installé au bord d'un étang près de la ferme du Grand Claud, abrité dans les bois de la Double, à l'Ouest de la vallée de l'Isle..

Deux semaines après leur arrivée dans la Double, le chef de maquis ayant été arrêté lors d'un déplacement, Charles Mangold, *Vernois* propose le commandement à l'un d'eux : ils sont tous deux officiers de réserve, ont été formés par l'armée, mobilisés ils ont l'expérience de la guerre, et ils font partie d'un réseau accrédité aux Forces Françaises Combattantes. L'alerte semble passée, *Christophe* préférant reprendre son travail de recrutement et de liaison, *Ancel* prend alors la responsabilité du maquis, une trentaine d'hommes.

Très vite il faut déménager car *Francine* a eu vent du projet de l'ennemi, incendier la Double pour y piéger les maquisards, projet exécuté la seconde semaine de mars 1944..Ce maquis va se déplacer, survivre et combattre de fin février à août 1944, dans un espace délimité par la vallée de l'Isle où passent la route nationale et la voie ferrée Périgueux-Bordeaux à l'Ouest, la route Périgueux-Bergerac au centre et celle de Périgueux-Le Bugue à l'Est. Sillonné par les vallons du Vern, de la Crempse, du Caudau et de la Louyre, les mares et étangs sont nombreux, les bois de châtaigniers offrent leur refuge d'autant que les sous-bois sont touffus.



#### Voir carte détaillée

Un labyrinthe de petites routes vicinales dessiné à travers bois un maillage serré entre fougères et arbustes, véritable labyrinthe pour ceux qui ne sont pas « pays » ; les hameaux, l'habitat dispersé

des écarts en partie abandonnés depuis l'accélération de l'exode rural entre les deux guerres, offrent des possibilités de refuge. Les déplacements sont si nombreux qu'ils ne peuvent pas tous figurer sur la carte jointe, surtout après fin juin 1944

L'évolution de ce maquis, entre février 1944 et la libération de Périgueux le 20 août 1944, suit l'évolution des maquis de la zone Sud occupée depuis le 11 novembre 1942 ; tant du point de vue des effectifs, sans cesse croissants, des difficultés d'armement et de survie quotidienne, que de la répression de plus en plus importante de la part de la milice de l'Etat Français conjuguée à celle de l'occupant nazi, surtout après le débarquement allié.(O. Wiewiorka, « Histoire de la Résistance, 1940-1945 » Perrin, 2013).

## Le Maquis, un refuge austère, rustique, et précaire

### Le chemin du maquis, fuite et/ou choix ?

Jacques et Jean Porcher sont deux jeunes Parisiens qui en février 1944 ont déjà un long périple derrière eux. En décembre 1943, la convocation au STO les rattrape lors de leurs pérégrinations. Nous avons étudié leur récit, écrit à quatre mains vers 1984 pour leurs enfants qui l'ont confié au COMEBAL ; nous l'avons confronté aux autres témoignages et documents de cette période, entre 1942 et 1945 (voir les sources).

Jacques et Jean Porcher, l'un depuis Paris et l'autre depuis le Cher décident de se soustraire au STO. Ils veulent gagner l'Espagne et rejoindre les Forces Françaises Libres gaullistes ; c'est ainsi qu'ils se retrouvent chemin faisant à Ribérac en Dordogne bûcherons et scieurs de bois afin de trouver gîte et couvert. La scierie de Ribérac livre des planches pour des caisses à l'entreprise Marbot-Bata de Moselle repliée depuis 1939 à Neuvic/Isle, au Sud Ouest de Périgueux.



Les deux frères Porcher, bataillon Strasbourg, compagnie BARK,  
vers janvier 1945 (source : famille Wagner-Porcher)

Deux mois plus tard, la filière vers l'Espagne n'ayant rien permis, ils s'ouvrent de leur projet à leur patron qui « travaille » avec la résistance et celui-ci leur propose faux papiers et refuge maquisard. Ils ont alors le choix entre rejoindre un maquis FTP ( Franc Tireur Partisan d'obédience communiste ) ou AS (Armée Secrète) formée par les trois réseaux de résistance intérieure que le

parti communiste clandestin a refusé de rejoindre. Les deux frères choisissent l'AS qui a la réputation d'être peu engagée dans un mouvement politique alors que les FTP sont dénoncés par la propagande vichyste comme des terroristes communistes.

---

## Le STO.

Le Service de Travail Obligatoire est décidé en 1943 par le gouvernement de Pierre Laval de l'Etat Français présidé par Ph. Pétain à la demande de l'Allemagne nazie qui manque de main d'oeuvre pour son économie de guerre. Il s'agit d'envoyer les jeunes Français remplacer les Allemands mobilisés aux champs et dans les usines dans le Reich.

Seuls, les réfugiés alsaciens-mosellans en zone Sud, et les jeunes gens qui choisissent les métiers de mineurs, policiers, miliciens ou poursuivent des études sont exemptés dans un premier temps. Ces exemptions concernent plus de la moitié des recensés entre 1942 et 1944, selon O. Wieviorka ; un million de salariés refusent de quitter le territoire français mais acceptent de travailler en France pour le Reich (14 000 entreprises) ; les réfractaires furent donc au total de 200 000 à 350 000 personnes ; tous ne se réfugient pas dans un maquis, mais tous se cachent, d'autant que les paysans français eux aussi manquent de main d'oeuvre (il y a 1,5 million de prisonniers de guerre français en Allemagne). Ce mouvement s'accélère entre le 1/01/1944 et le 23/06/1944, le STO enregistre 95,05 % de réfractaires ! Une partie d'entre eux affluent vers les maquis. (O.W. Histoire de la Résistance op.cit.(op. cit. p. 213 et sqq).

Pour la résistance, l'aide aux réfractaires fut une double occasion : celle d'encourager la désobéissance civile au gouvernement de Vichy en dénonçant la politique de collaboration avec le Reich, de montrer son efficacité pour l'aide apportée (faux papiers, caches) et de former une élite prête à s'engager dans la guérilla parmi ceux qu'elle cache dans les maquis. Dès le printemps 1943, les maquis eurent cette triple mission; cependant les réfractaires sont de plus en plus nombreux à partir de 1944 et cet afflux permet à la résistance de s'enraciner dans les campagnes en touchant tous les milieux et beaucoup de familles rurales.

---

Ils ont eu le choix ce qui semble plutôt rare ; bien des jeunes gens ont été heureux d'être accueillis, au hasard, dans un maquis, quand d'autres y ont été requis , c'est le cas du jeune interne en médecine Marc Dorner en Savoie l'hiver 1944, ou fait prisonnier par des maquisards FTP comme Edmond Fischer dans le Lot en mai 1944.

Les premiers jours de mars 1944, après avoir reçu les consignes, mot de passe « je viens de la part du général Lanrezac », le lieu de rendez-vous avec le contact, que faire si le contact n'est pas établi, les voilà à Saint Astier près de Neuvic/Isle.

« Paul est chargé de nous conduire ...vêtu d'un costume bien coupé qui détonne dans ce cadre rustique...il a l'air d'un étudiant... » Tout en quittant le bourg par une petite route, ils apprennent la prudence : la RN 89 est traversée séparément après arrêt sous le couvert , ils ont devant eux quatre heures de marche par les bois ; soudain, « un bizarre personnage nous barre le sentier...c'est notre premier contact avec la mitraillette Sten... échange de mots de passe et Paul nous dirige vers une bâtisse au fond d'une clairière où circulent quelques jeunes gens. »

### **Le maquis Ancel**

« A notre arrivée un homme sort de la grange..., plus âgé que nous, vêtu d'un blouson de cuir et d'un pantalon de cheval serré dans des bas de laine, sur la tête l'habituel béret ; de sa ceinture émerge la crosse d'un revolver ; voici le lieutenant Ancel qui commande ce maquis, nous dit Paul. »

*Ancel* entraîne les deux frères dans la grange, les interroge sur leurs motivations, leur parcours ; puis il leur annonce qu'au maquis on est clandestin et qu'il faut se débarrasser des papiers et affaires personnelles (photos, courrier, carte d'identité même fausse!) pour éviter toute identification par la police en cas d'arrestation ; c'est pourquoi il faut choisir un pseudonyme.

Jacques Porcher se nomme *Montrouge* en pensant à ses parents et Jean choisit *Sarthis* en pensant au pays d'où vient sa famille.

---

## Jean-Paul Seret-Mangold

Jean Paul Seret-Mangold, *Popaul* est tout jeune, il est né en 1924 à Strasbourg replié avec ses parents en 1939 à Périgueux ; il s'engage en mars 1942 dans l'armée de l'air à Marignane près de Marseille.

Après la dissolution de l'armée d'armistice imposée par le Reich le 28 novembre 1942, il revient en Dordogne où il aide à camoufler du matériel militaire du 26<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de Périgueux pour le compte de l'AS. A cette occasion, il fait la connaissance de Gustave Houver. Depuis août 1943 il est agent de liaison pour ce mouvement, ainsi que pour l'AS ; il ignore alors que le commandement départemental Centre est assuré par son père Charles Mangold dit *Vernois*. Il le reste tout le temps du maquis *AnceI*, où il conduit régulièrement les candidats et transmet les messages.

Après la libération de la Dordogne (Périgueux 20 août 1944) il rend hommage à son père Charles Mangold, arrêté par l'ennemi le 12 août 1944, torturé puis fusillé à Périgueux avec d'autres prisonniers et des otages le 19 août juste avant que les troupes ennemies quittent la ville. Puis il s'engage à la BIAL au bataillon Strasbourg, sous les ordres d'*AnceI*, 1<sup>o</sup> classe à la Compagnie Hors Rang. Il fait toute la campagne des Vosges et d'Alsace, franchit le Rhin sous les ordres du colonel Jacquot et n'est démobilisé qu'en mars 1946, comme son ami et homonyme *Popaul* Diener, jeune frère d'*AnceI* qui lui rejoint le maquis dès mai 1944.



Viennent alors les présentations au groupe de jeunes gens. « ils sont une quinzaine : le sergent *Gaston*, les caporaux *Pauly* et *Adolphe*, et puis *Jean-François* qui arbore un superbe chapeau et un trench-coat taché mais bien coupé, *Champagne* le frère de *Pauly*, *Michel*, *Roger* qui viennent de rallier récemment, *Parisien*, *André* et *Cuistot* qui bien sûr est chargé de la cuisine ; il y a aussi des surnoms bucoliques, *Fauvette*, *Gaufrette* et *Moscou* un Alsacien rescapé des marais glacés de Stalingrad où l'avait conduit son incorporation de force dans l'armée du Reich. »

La grange appartient à la famille Peytoureau, elle est entourée de bois, une source à proximité permet les lessives et la toilette et plus en amont de prendre l'eau pour la cuisine et la boisson ; la grange des Pâqueries est le troisième refuge du maquis atteint il y a quelques jours seulement depuis la forêt de la Double. Deux pièces éclairées à la bougie, un dortoir rustique, les couchettes sont sur la paille ; dans l'autre pièce où dorment les chefs, un maigre feu dans la cheminée, un drapeau tricolore, une planche sur tréteaux pour les repas ; chacun a une gamelle, un quart, une couverture.



La grange des Pâqueries, en 1990  
(photo prise par Jacques et Jean Porcher)



Sentinelle du groupe Ancel, identité et date inconnues  
(printemps 1944 ? , photo fournie par Jean Claus)  
Il tient fièrement un fusil...de chasse !

Avant le coucher, après une soupe frugale mais chaude et une tranche de pain, *Ancel* rappelle les consignes de sécurité : deux sentinelles relevées toutes les deux heures, placées l'une à 300 m, la seconde à 150m pour qu'en cas d'alerte, les dormeurs aient le temps de se réfugier dans les bois.

Les tours de garde, au début à deux pour apprendre, sont longs, il fait froid et humide, il faut apprivoiser les bruits de la forêt, surmonter peur et sommeil, mais la sécurité du groupe dépend de la vigilance de chacun !

Les journées sont réglées par l'emploi du temps que les caporaux font respecter : lever, toilette et corvées d'eau à la source pour la cuisine, petit déjeuner léger (un quart de chicorée et une tranche de pain) rangement du dortoir (chacun secoue sa couverture et la plie à sa place), enfin lever des couleurs en silence pour la discrétion.

Les aînés qui ont fait leur service militaire organisent un atelier : maniement d'armes avec le peu qui est disponible : début mars pour une trentaine d'hommes, un fusil MAS 36 des Manufac-

tures d'Armes de Saint Etienne, un fusil Lebel (1893 !) surnommé « canne à pêche » tellement il est long, encore utilisé en 1939, deux ou trois mitraillettes Sten anglaises rustiques qui « partent toutes seules », quelques revolvers, quelques fusils de chasse apportés par les gars du pays.

C'est une situation fréquente pour les petits groupes ; la question de l'armement est une préoccupation constante des chefs, il est toujours insuffisant et hétéroclite avant avril 1944. Les jeunes gens apprennent à manœuvrer la culasse, à démonter et remonter l'arme jusqu'à savoir le faire les yeux fermés, à la nettoyer mais ils ne peuvent tirer de munitions tant celles ci sont comptées et aussi pour des raisons de discrétion.

De temps en temps une visite rompt la monotonie des jours, rythmés par la routine, le froid et l'humidité. « Nous faisons la connaissance de *Francine*, responsable du ravitaillement comme intendant de l'AS Dordogne, basé à Neuvic, qui vient présenter à *Ancel* un nouvel agent de liaison, *Francis*. Chacun apporte les nouvelles du monde. »

### **Les conditions de la survie : la mobilité, une priorité.**

Entre fin février et juillet -août 1944, *Ancel* a cherché et organisé au minimum dix sept campements en sept mois (voir carte) ; trois seulement ont tenu trois à quatre semaines, un autre constitue une étape de 18 jours, six entre trois et sept jours ; après le 24 juin, l'incendie par l'ennemi du camp de Durestal oblige à la dispersion en petits groupes dans un cercle de 10 km de rayon dans les bois, tous les lieux ne figurent donc pas sur la carte ; dès mi- juillet *Ancel* et son PC ne passent pas plus de deux nuitées d'affilée, sa tête est mise à prix à Périgueux. *Ancel* avait gardé la carte d'État-Major donnée par son beau-père à son départ pour le maquis, il avait reconstitué un calendrier approximatif que nous avons comparé avec celui reconstitué par les frères Porcher, c'est avec *Ancel* que nous avons élaboré cette carte en 2005.

Les sites choisis sont toujours à proximité d'une source pour avoir de l'eau, si possible d'une grange ou une bergerie à l'écart et à l'orée d'un bois pour se réfugier en cas d'alerte, pas trop loin d'une route. L'intendant de l'AS, *Francine* et les agents de liaison sont des aides précieux dans cette recherche d'autant que *Francine* est un « pays » et qu'il connaît son monde.

La grange des Pâqueries est sise sur les terres de la famille Peytoureau, à Grignols. Fin mars Georges le fils, seize ans, est arrêté à Mussidan dans une rafle ; la prudence impose de déménager le camp et la famille, de nuit. Trois groupes sont formés : une escorte armée avec sentinelles, pour la protection des deux autres groupes, le groupe chargé du déménagement nocturne de la famille, avec le mulet et la charrette, l'autre chargé de nettoyer les traces d'occupation pour laisser le moins d'indices possible et d'emporter le « barda » du maquis afin d'éviter des représailles aux compatriotes qui acceptent de les héberger.

La ferme des Gautheries, à quelques heures de sentier dans les bois est habitée, la fermière offre une soupe chaude à la trentaine de jeunes hommes trempés qui arrive tard, et va se coucher sur la paille de la grange. Ils s'y cachent deux nuits en bivouaquant, le temps qu'*Ancel* ait mis trente six heures à trouver un nouveau refuge au Château de Chaulnes. Ils campent presque trois semaines dans les bois de cette grande propriété, dans une grange, sur la paille infestée de poux de poules dont ils ne se débarrassent pas, même après une séance collective de rasage ! Ces trois semaines sur place leur permettent de s'organiser, de se ravitailler, d'accueillir de nouvelles recrues. Une après midi ensoleillée, le propriétaire du château vient prévenir que l'agent de liaison *Francis* a été arrêté et que de l'autre côté du vallon du Vern les GMR et les miliciens scrutent la vallée. A la jumelle, en lisière du bois, *Ancel* les distingue qui observent sans bouger ni ouvrir le feu. *Ancel* interdit de tirer.

Bivouac de trois jours au « château » de la Feuillade. Ces noms pompeux désignent des communs plus ou moins abandonnés de ces grandes propriétés, rarement chauffés, alors que l'hiver est rude dans les bois périgourdiens. Changer de lieu expose à de lourdes contraintes, se méfier des rencontres, abandonner les contacts pour le ravitaillement, s'obliger à reconnaître un nouveau terrain.

Le moulin du Rosier les accueille pour quinze jours ; abandonné depuis longtemps, sa roue à aube au dessus de l'eau est pourrie, l'humidité est partout, *Sarthis* y attrape une pleurite. Il faut à nouveau repartir jusqu'à une scierie, abandonnée, aussitôt baptisée *Les Planches*.

Quelques jours plus tard, des tirs ont été entendus dans la forêt, *Ancel* et un groupe partent en reconnaissance et rencontrent un groupe de « maquisards » qui interrogés ne savent dire ni à quel groupe ils appartiennent ni le pseudo de leurs chefs. Renseignements pris, il s'agit de malfrats qui rançonnent les fermiers alentour en se faisant passer pour des maquisards. *Ancel* et *Roland*, chef d'un autre groupe franc de l'AS, leur tendent une embuscade et les neutralisent. Par précaution, on repart dans les bois, de nuit, pour le coteau de Fauchérias, drapeau tricolore en bandoulière et bidons de vin rescapés. On est début mai, il fait meilleur, on trouve un nouveau campement baptisé dans le souvenir du maquis « camp des sardines » (voir plus loin).

Le déménagement suivant est provoqué par un incident grave lors de l'arraisonnement d'un camion de vin près de Fouleix. Les sardines à l'huile et au pain c'est plus appétissant accompagné de vin, aussi le jour de l'Ascension, le sergent *Gaston* monte l'embuscade, mais une voiture ennemie surgit et voyant des gens armés sur la route, ses passagers tirent, *Cuistot* est tué, fauché par une rafale. Le premier mort du maquis est inhumé la nuit même dans le petit cimetière du village, accompagné de ses amis et du curé. Cette mort, le débarquement qui se fait attendre, découragent quelques gars lassés d'attendre sans pouvoir se battre. *Ancel* accède à leur demande, mais il faut à nouveau déménager par prudence au cas où ces gaillards se feraient prendre ou se vanteraient trop fort.

Après quelques nuits, en contournant Saint Alvère, le groupe arrive enfin de bergeries en bergeries à Durestal, sur la commune de Cendrieux. C'est une clairière à flanc de coteau, traversée par une source en bordure d'un bois, entourée de châtaigniers feuillus et verdoyants en cette fin mai ; « quelques cahutes construites par des tonneliers venus exploiter l'écorce des châtaigniers pour tresser les douves des barriques », leur silhouette vaut au campement le surnom de « village nègre ». Presque un mois de campement dans cet endroit où trois maquis successifs se sont installés dès 1943, dont celui de *Mireille* ; la boucle semble refermée mais les péripéties ne vont pas manquer et au contraire de grandes transformations, en effectifs, en armement, en contacts et en combats vont s'y dérouler. Mi mai, Gandouin *Zagouin* y rejoint le camp *Ancel* avec sa centurie Valmy de Brantôme.

## **Survivre c'est aussi se nourrir, se vêtir s'entraîner et s'armer.**

La mobilité fréquente du maquis est une condition de survie nous l'avons expliqué, mais elle a un revers : à chaque fois, il faut établir des contacts avec la population , trouver des complicités, parcourir des distances plus grandes pour trouver du ravitaillement, des armes, donc constituer peu à peu un parc de voitures et trouver de l'essence...

### **Le ravitaillement une préoccupation quotidienne.**

A l'arrivée au maquis, début mars, *Sarthis* et *Montrouge* partagent une soupe et une tranche de pain avec leurs nouveaux compagnons : « la soupe est loin d'être aussi savoureuse que celle de notre cantine de Ribérac, mais la longue marche nous a ouvert l'appétit et depuis longtemps nous avons cessé d'être difficiles. » *Cuistot* fait ce qu'il peut avec ce qu'il a ... Trente hommes jeunes vivant dans les bois, l'hiver, cela mange pourtant ! Nulle trace de chasse, dans un pays où cette activité est une tradition revendiquée, ni de pêche ni de cueillette de champignons ? Aucun collet posé pour attraper un lapin de garenne et améliorer l'ordinaire ? Trop de déménagements ? Pas de temps pour cela ? Peut-être, mais surtout, il ne faut pas braconner sur les terres et dans les bois des

paysans qui vous accueillent sur leur propriété, ou vous tolèrent, ce serait déloyal, et c'est élémentaire pour éviter les délations.

Aussi faut-il chercher le ravitaillement chez les producteurs. Leurs adresses sont fournies par l'intendant de l'AS *Francine*, les agents de liaison, adresses possibles pour des séjours « calmes et longs » qui favorisent bonnes relations et complicités. De l'avis de tous, elles n'ont pas manqué.



Photo de la boulangerie en 2014, état semblable aux années 1940 d'après la fille du boulanger *Mirabelle*, qui habite toujours en face après avoir enseigné les enfants de la commune pendant 40 ans ! (photo Th. Hatt).

Dès la quatrième nuit de son maquis, *Sarthois* va chercher le pain de la semaine. « C'est ma première escapade depuis notre arrivée et c'est un peu la fête. Sous la conduite du caporal *Pauly*, deux groupes se forment, l'un armé de mitraillettes et pistolets, l'autre se charge de longues perches dont je ne vois pas l'usage. Nous descendons en file indienne, dans le silence de la nuit...vers Grignols. » A l'entrée du village, *Pauly* part en éclaireur et on attend le signal pour le rejoindre dans l'arrière boutique du boulanger à peine éclairée. « Le boulanger *Mirabel* qui nous reçoit ...nous offre un verre d'un petit vin apprécié des buveurs d'eau que nous sommes ...les camarades ont enfilé les tourtes de pain sur les perches, les chargent sur leurs épaules par deux et ...toute la troupe se faufile, à la suite du caporal par le sentier qui s'enfonce dans la forêt. ». Outre le pain, l'essentiel de la nourriture consiste en pommes de terre, lard et viande cherchées soit chez des paysans complices, soit en arraisonnant le tram-train départemental Périgueux-Bergerac que prennent les paysans de la vallée de la Dordogne pour vendre leur production à Périgueux.

Ainsi, le 18 avril près de Notre Dame de Sanilhac, le tram-train est arrêté par le commando toujours divisé en deux groupes, l'un armé qui fait le guet, intimide les convoyeurs, l'autre qui monte dans le train et récupère la marchandise, rapidement transportée dans une camionnette ou voiture de fortune qui ne traîne pas ; mais en route, elle croise une voiture « allemande » et des coups de feu sont échangés, il faut toute la rapidité et l'habileté du commando qui connaît le terrain pour s'échapper. Cela ne se déroule pas toujours aussi bien, on vient d'évoquer la mort de *Cuistot*.

Souvent de nuit, les réquisitions visent des producteurs jugés par le réseau trop zélés avec les autorités voire collaborateurs. Les rendez vous sont alors plus rudes, pas de petit vin blanc offert mais des armes pointées sur les fournisseurs, pas de bons de réquisition laissés. Lors du séjour au

Moulin du Rosier, une vache laitière est ainsi ramenée au campement et fournit un petit déjeuner plus copieux que le quart de chicorée claire. Un autre soir c'est une brebis qui fournit la viande tandis que son agneau, bien vite « baptisé Turenne » nul ne sait pourquoi, est nourri dans l'espoir de régaler la troupe plus tard.

Enfin, il est temps d'évoquer les attaques de train dans les gares, elles aussi nocturnes. Celle-ci explique le nom donné au campement de Fauchérias, le « camp des sardines ». *Francine* a eu vent d'un convoi de conserves destinée à la garnison ennemie de Périgueux, en provenance de Bordeaux, arrêté pour la nuit en gare de Marsac, petit bourg au sud de la ville, le 10 mai 1944.

Très souvent, les cheminots résistants renseignent les autres réseaux ; ils surveillent le chargement des wagons, connaissent les étapes du convoi, leurs lieux d'arrêt. Le « Plan Vert » organisé par la résistance sur le territoire français est mis en œuvre depuis quelques mois : il concerne la surveillance des convois ; il s'accélère avec les parachutages de plastic qui permet le sabotage des voies ferrées après l'hiver 1943. Les locomotives sont alors à vapeur, il faut remplir les tenders du charbon qui permet de chauffer l'eau pour produire la vapeur, il faut donc recharger charbon et eau d'étapes en étapes fréquentes et pour éviter les bombardements alliés de plus en plus nombreux, les arrêts sont prévus dans les petites gares ; les cheminots indignés par les réquisitions imposées dans les clauses de l'armistice du 22 juin 1940 par les Nazis et qui affament la population renseignent donc les réseaux locaux. Le groupe *Roland* et le groupe *Ancel* sont chargés de ce convoi de conserves.

La proximité de Marsac avec Neuvic incite à faire appel au camion prêté par l'entreprise mosellane Marbot-Bata réfugiée à Neuvic depuis 1939. Ce n'est ni la première ni la dernière fois. Une partie des camarades armés se postent en guetteurs, tandis que d'autres sont chargés de neutraliser les requis civils de surveillance qui se laissent faire et d'arracher les fils électriques de l'alarme, d'autres encore « arrêtent » le chef de gare pour lui éviter des sanctions, tandis que les portes des wagons sont forcées. Le camion est chargé à ras bord de cartons de conserves, quelques uns sont laissés sur la chaussée pour remercier les civils et la population du bourg de leur passivité. Chacun des deux maquis emporte la manne ainsi conquise. Il faut décharger bien vite le camion, car le chauffeur doit commencer sa journée tôt matin à l'usine, et à l'heure ; il faut assurer la discrétion de l'expédition et des complicités. « Les cartons sont transportés dans notre clairière à l'aide de notre remorque tirée à mains ; tout le monde est excité devant cette abondance après quelques jours de bivouac et de fringale...nous nous gavons de sardines...certains jusqu'à vingt boîtes par jour , faisant une cure de vitamines D au point d'en être ...incommodés. »

Les maigres effectifs de mars (une trentaine au camp des Pâqueries) ont gonflé, courant avril, il faut nourrir une centaine de jeunes et moins jeunes. Ainsi à peine arrivés au Château de Chaulnes après le 20 mars, « arrive un vieux sous-officier de la coloniale, blanc de cheveux et de moustache... c'est un brave homme, dynamique en diable, qui s'intègre rapidement dans notre jeune bande ; il est bien sûr immédiatement affublé du surnom de *grand père*. Il connaît le pays comme sa poche et nous rendra les plus grands services jusqu'à la libération ». Courant avril beaucoup de nouveaux, surtout des Alsaciens-Lorrains ; ils apportent des nouvelles fraîches ; les deux aviateurs américains (voir plus loin) sont bientôt suivis par quatre jeunes gens de Razac/Isle conduits par un vétéran le *Père Simon* ; nous faisons ainsi connaissance avec *Charlie, Bill, Jimmy* et *Buffalo* » des amateurs de western à entendre les pseudonymes choisis. Chacun est venu avec ses vêtements sur le dos, sa carabine de chasse parfois, mais sans paquetage.

### **Il faut donc organiser aussi des réquisitions de vêtements.**

Début mars déjà, une expédition nocturne est programmée avec la complicité du patron de BATA de Neuvic ; le gardien maîtrisé et empêché d'alerter pour donner le change, un échantillon de bottes a chaussé les maquisards, hommes des bois, plutôt que l'ennemi.

Mi mars, un commando récupère au sanatorium de Bassy près de Mussidan, un lot important de couvertures, virée nocturne là encore.

Fin mars c'est une expédition en plein jour qu' *Ancel* décide d'organiser, en pleine ville de Périgueux : quatre hommes, le chauffeur de la camionnette à gazogène, deux gaillards munis d'armes de poing et *Montrouge* armé d'un colt 45, tous en civil. Il s'agit de récupérer, le plus fermement et civilement possible, un stock de vêtements et de chaussures destiné aux prisonniers libérés dans le bâtiment du Secours National, sis dans la gare de marchandises, dans un espace clos d'un grand portail.

Arrivé en fin de matinée, le portail étant par « chance » ouvert, le chauffeur gare la camionnette contre une fenêtre du hangar. Les hommes descendent, frappent à la porte du hangar, sous l'œil indifférent d'une dizaine d'Allemands désœuvrés. Un garde-magasin ouvre, repoussé fermement à l'intérieur en braquant les armes et en lui ordonnant le silence ; premier geste, arracher les fils du téléphone, tenir le garde en respect tandis que les autres enfournent par la fenêtre ouverte tout ce qui tombe sous la main, chemises, linge de corps, vareuses, casquettes et même des bandes molletières bien appréciées plus tard dans les taillis épineux des sous-bois. Sitôt la camionnette chargée, on repart d'abord tranquillement pour donner le change, puis le pont de Bordeaux franchi, le plus vite possible pour gagner les bois.

Fin avril, les effectifs s'étaient accrus encore jusqu'à atteindre plus d'une centaine de maquisards, *Ancel* reprit l'opération à une plus grande échelle. Cette fois la camionnette ne suffit pas, c'est le camion Bata qui transporte un effectif doublé, armé de façon plus efficace et voyante, mitraillettes Sten, revolvers et deux fusils-mitrailleurs ; en outre, le même jour deux autres commandos pour Périgueux suivent, l'un sur un dépôt de tabac, l'autre d'essence.

« Les trois véhicules sont entrés dans Périgueux par des itinéraires différents, les hommes juchés sur le plateau du camion et sur les ailes, mitraillettes en position de tir sous le regard surpris des passants. Arrivé devant le portail à midi..., beaucoup de monde dans la rue, nous avons renseigné les gens sur notre action et quelques-uns nous proposaient leur aide, refusée pour ne pas compromettre leur sécurité et... la nôtre. Les deux hommes au fusil-mitrailleur s'installent en batterie devant le portail, on fonce sur la porte du baraquement... on intercepte les deux gardes du magasin avant qu'ils ne donnent l'alarme et ils sont neutralisés par la menace d'une mitraillette Sten ; le camion chargé, il faut faire vite, se frayer un chemin parmi les curieux assemblés auxquels on lance quelques paires de chaussures pour faire diversion. Le chauffeur, au lieu de s'engouffrer vers le Pont de Bordeaux prend la direction inverse à travers la ville ce qui fut salutaire ; car les Allemands, alertés par les gardes surgissaient pour se lancer à nos trousses dans la direction opposée à celle choisie. De retour dans les bois, nous retrouvons les commandos chargés de bidons d'essence et de cartouches de cigarettes tous sains et saufs et nous avons droit à une cigarette chacun et aux félicitations d'*Ancel*. J'y ai gagné aussi un pantalon neuf et une paire de chaussures ».

D'après ce récit de *Montrouge*, authentifié par *Ancel* cinquante ans plus tard, on comprend qu'il s'agissait d'une démonstration de force, au bluff et peut-être bien avec des complicités achetées. Ces commandos répondent bien sûr à des nécessités de survie des maquisards, mais ils sont aussi un entraînement pour les hommes, ils renforcent la cohésion du groupe. Sang froid, coordination, efficacité, rapidité, maîtrise des armes, ne jamais se laisser aller à la facilité de tirer sont à l'oeuvre.

« Il fallait des expéditions de ce genre pour garder le moral. Notre lieutenant *Ancel* en était conscient. Plus d'une fois, nous l'avons vu déambuler dans le camp, de son éternel balancement d'une jambe sur l'autre, fumant cigarette sur cigarette. Les occasions de se dégourdir les jambes étant rares, *Ancel* établit un tour de rôle pour faire sortir un peu les gars du bois. »

Voler des cartes vierges d'identité et des cartes d'alimentation sont affaire plus discrète, confiée à un binôme qui opère de nuit. **André Bord le Bronzé** et **Jean Claus Alouette** (voir fiches) sont des experts. Ils les fournissent à ceux qui, dans les réseaux, se sont spécialisés dans la confection des faux papiers, nécessaires aux maquisards en mission. Le parc de véhicule se constitue en « empruntant » vélos et automobiles trouvés en chemin ou réquisitionnés, reste à assurer l'approvisionnement en essence.

Dans tous les maquis surtout à partir du printemps 1944, ces expéditions sont une nécessité, un entraînement, une raison d'agir et de ronger son frein, donc de contrôler la discipline du groupe dans l'attente d'un débarquement attendu impatientement.

Enfin, face à la rivalité des tenants de l'action immédiate, les FTP, ces commandos permettent d'occuper les plus impatients des jeunes gens ; la réussite de ces expéditions en impose et assure la position de ceux qui veulent attendre le débarquement allié, puisque seules les embuscades sont possibles au vu de l'armement insuffisant des maquisards. Pourtant, malgré les complicités achetées ou tissées, à chaque fois l'enjeu est grand, l'affaire peut tourner mal, les vies sont en jeu.

## **Combattre : de la guérilla défensive à la guérilla offensive.**

### **La quête incessante d'armes.**

A leur arrivée début mars 1944 au maquis *Ancel, Sarthois et Montrouge* découvrent dépités l'armement hétéroclite et très insuffisant dont dispose la trentaine de maquisards réunis aux Pâqueries. Ils partagent alors le même étonnement qu'éprouvent *Ancel* et *Christophe* en arrivant au Grand Claud un mois auparavant. Le dépit s'explique par la propagande vichyste qui présente les « terroristes » comme armés jusqu'aux dents ! Gustave Houver, *Christophe* cherche des armes pour les centuries dormantes qu'il recrute depuis un an, il sait cependant à quel point sa tâche est difficile. Un mois plus tard, il est arrêté à Limoges (le 6 avril 1944) avec trois autres responsables du Réseau Martial, Dillenseger et Hubert de Limoges et Courtot, venu de Toulouse. Ils ont rencontré dans le bureau de Hubert qui travaille à la préfecture, un officier de l'ORA, *Julien*, qui promet des armes pour le débarquement qu'on devine et espère imminent.

Jusqu'au printemps 1944, l'Armée Secrète, constituée de civils souvent officiers de réserve, mais de peu de militaires d'active, cherche les caches d'armes organisées par les militaires de l'armée d'armistice au moment de sa dissolution le 28 novembre 1942, exigée par l'envahisseur nazi de la zone sud. Le gouvernement de Vichy donne à son armée l'ordre de livrer les armes, mais il n'est qu'en partie obéi. Les militaires détruisent un tiers des armes pour les soustraire à l'ennemi, en livrent un tiers, et le dernier est caché sous la responsabilité de l'OMA devenue en 1944 l'ORA. Quelques exceptions à cette méfiance des militaires d'active envers les réseaux de résistance organisés par des civils, le Général Noettinger à Toulouse ou le Général Delaye à Grenoble. (O. Wieviorka, op cit p 196 et sqq.). C'est pourquoi la branche armée des réseaux de résistance civile se constitue en Armée Secrète, AS, et recrute de nombreux civils officiers de réserve, comme *Ancel* et *Christophe* ou Hubert. L'ORA, Organisation de Résistance de l'Armée, est la dernière phase de la transformation de l'ex-armée d'armistice de l'Etat Français sous les ordres de Philippe Pétain.

Pour ces militaires, l'ennemi n°1 reste l'Allemagne et la situation de l'armistice du 22 juin 1940 semblait à leurs yeux « laisser du temps au temps ». Une majorité est anti-gaulliste, ils se méfient de tous, et espèrent dans les troupes françaises de l'Empire. Mais la politique de collaboration du gouvernement de Laval, sous l'autorité de Pétain, en scandalise plus d'un. Les Accords de Paris, signés en avril 1941 entre Laval et le Reich, autorisent les troupes ennemies à utiliser tous les ports, aérodromes, et voies ferrées de l'Empire pour aller en Afrique et au Proche-Orient combattre

les Britanniques ! Darlan, à Alger donne l'ordre aux troupes françaises de tirer sur les Américains qui débarquent le 8 novembre 1942 au Maroc.

---

## **Gustave Houver, « *Christophe* »** (14.06.1919 – 04.11.1998)

Issu de l'Ecole Normale d'instituteurs de Montigny les Metz, où il se lie d'amitié avec Ferdinand Diener (le jeune frère d'Antoine, alias *AnceI*), il est instituteur et secrétaire de mairie à Woustwiller près de Sarreguemines. Lorsque le secteur est évacué en septembre 1939, il rejoint l'école des E.O.R (Elèves Officiers de Réserve) du camp d'Auvours près du Mans. Après une formation accélérée de 6 mois il est nommé aspirant le 1<sup>er</sup> mai 1940 et prend le commandement de la 44<sup>ème</sup> compagnie qui part pour Orléans.

A la signature de l'armistice le 22 juin 1940, il est affecté au 26<sup>ème</sup> RI à Périgueux, il refuse de rejoindre l'Alsace-Lorraine annexées, et poursuit ses activités d'officier du 26<sup>ème</sup> RI jusqu'à la dissolution de l'armée française en novembre 1942.

En octobre 1940 Houver a retrouvé à Périgueux Ferdinand Diener. Pendant les années 1940 et 1941 se forment alors des relations proches avec la famille et la belle-famille d'Antoine Diener établies à Périgueux et dans le village de Ligueux. Pendant ses loisirs de militaire il participe beaucoup à la vie sociale du village, et il y rencontre sa future épouse, sœur des frères Diener.

Le 11 novembre 1942, lorsque les Allemands envahissent la zone sud, l'armée française dite d'armistice est dissoute. Démobilisé le 28 novembre 42, il est mis à la disposition de l'Inspection académique d'Alsace-Lorraine repliée à l'école Jules Ferry de Périgueux. Il y est secrétaire, mais garde le contact avec ses chefs du 26<sup>ème</sup> RI, les capitaines Salm et Anet et le colonel De Grancey.

Il entre en résistance active en janvier 1943, contacté par Bernard Metz, agent recruteur de la «7<sup>ème</sup> colonne» pour recruter des hommes prêts à combattre après le jour J. C'est par ce canal qu'Antoine Diener (*AnceI*) rejoint la résistance. A l'été 1943 G. Houver a recruté trois centuries, Périgueux, Bergerac, Brantôme.

Fin 1943 la Gestapo multiplie ses attaques contre les milieux résistants et les Alsaciens-Mosellans réfractaires. Houver entre alors en clandestinité sous le pseudo de *Christophe* avec l'accord complice du recteur, et effectue de fréquents déplacements vers Lyon, Clermont, Limoges et vers les centuries. La menace se rapprochant, Houver et *AnceI* rejoignent un maquis de l'AS en formation dans la forêt de la Double. *AnceI* en prend rapidement le commandement sur le terrain pendant que Houver reprend son travail de liaison.

. Le jeudi 6 avril 1944, à l'issue d'une réunion tenue à Limoges pour discuter des moyens d'armement, les chefs départementaux du GMA sud sont arrêtés tous les quatre : Houver pour la Dordogne, Courtot pour Toulouse, Hubert et Dillenseger pour la Haute-Vienne. Bernard Metz, *Bertrand Maurin*, qui devait également participer à la réunion, échappe à l'arrestation car son train a déraillé entre Clermont Ferrand et Guéret. Houver est interrogé et torturé, puis il a la chance de rester ensuite emprisonné pendant plusieurs semaines sans autres interrogatoires.

Le 21 mai 1944, c'est le départ vers l'Allemagne en train de marchandise, à raison de cent hommes par wagon, pour arriver le mercredi 24 mai au camp de concentration KZ-Neuengamme près de Hambourg. Il parvient à y survivre jusqu'à l'évacuation du camp le 26 avril 1945 par les nazi en direction du port de Lübeck, où les déportés de plusieurs camps sont embarqués sur trois bateaux, qui sont bombardés le 3 mai par une escadrille de la Royal Air Force. Dans cette tragédie près de 8 000 personnes meurent noyées. Environ 300 déportés seulement survivent, dont Houver qui réussit à s'extraire du Thielbeck et à nager vers la rive. Il est récupéré par une vedette allemande puis enfin libéré par des soldats anglais dans la ville de Neustadt. Il arrive en Moselle le 24 mai 1945 où, après plus d'un an d'absence, il retrouve enfin sa famille et découvre Jean-Christophe, son fils de 13 mois.

[\(voir fiche détaillée en rubrique "Fiches biographiques"\)](#)

---

Le 5 novembre 1942, le Général Frère et le Colonel Zeller s'envolent pour Alger se placer sous les ordres du Général Giraud dans l'esprit de préparer la reconquête militaire avec les Alliés, sans risque politique étant donnée l'adhésion du Général Giraud aux idées de la Révolution Nationale prônée par les Vichystes. En 1943, B. Metz agent recruteur du réseau 7<sup>ème</sup> Colonne d'Alsace, (futur

Réseau Martial) rencontre à plusieurs reprises ces responsables. Ces « vichyso-résistants » au gouvernement à Vichy, ou à Alger, ne sont pas convaincus qu'il faut armer les civils et sont méfiants vis à vis de l'AS. Cette méfiance est tout autant partagée par le Général de Gaulle à Londres et par les Alliés ; tous craignent d'encourager une guérilla prématurée alors que les groupes FTP d'obédience communiste sont nombreux en zone Sud.

### Ancel poursuit la quête des armes

La situation change pourtant ; dès l'été 1943, des membres de l'AS sont chargés dans toute la zone Sud, donc en Dordogne, de chercher des terrains propices aux parachutages ; des sites éloignés des grandes villes, suffisamment découverts pour être repérés par les pilotes mais proches de bois pour s'abriter rapidement, localisés sur une carte dont les coordonnées sont envoyées par radio aux services de Londres. Bien des futurs maquisards d'*Ancel* sont occupés à cette mission dont Jean Claus, *Alouette* ainsi qu'en Auvergne [Godefroy Gerhards](#) (voir fiche), par exemple.

Pour préparer le débarquement, les parachutages se multiplient au printemps 1944. Fin mars, au campement du château de Chaulnes, «par une belle nuit claire, *Ancel* quitte le camp avec une équipe ; le lendemain matin nos camarades étalent sur la table bancale une superbe collection de fusils Enfield, de mitraillettes, des Sten mais aussi des américaines, les Thomson, des revolvers Colt et Smith et Wesson, des grenades Gramon et tout un assortiment de matériel de sabotage. ». Chacun dont *Sarthis* et *Montrouge*, veut toucher, manipuler et dans la bousculade, [Paul Rossé](#), *Moscou* (voir fiche) qui tient un revolver chargé, blesse *Pauly* au cou. « *Pauly*, évacué s'en tire ; *Moscou*, vieux briscard est désespéré ».

L'hétérogénéité des armes parachutées comme celles qui sont récupérées lors d'embuscades sur l'ennemi rend difficile la fourniture de munitions ; à Vergt, le tenancier du café de la grande place, ex-armurier mis au chômage puisque toute la population civile est censée être désarmée, « arrange » les armes pour que les munitions puissent être utilisées et sa fille « *Coco* » agente de liaison, circule le long des petites routes pour apporter sa livraison à bicyclette (voir photo p. 35).

Le maquis reçoit courant avril deux aviateurs américains dont le Mustang a été abattu près d'Angoulême. Arrivés un soir avec *Ancel*, ils cherchent à rejoindre l'Espagne, ils sont en transit, accueillis de cache en cache. Les difficultés de langue sont surmontées par les gestes de la vie quotidienne ; trois maquisards essaient de rassembler leurs souvenirs de lycée sans réussir à expliquer ce qu'ils veulent ; c'est vers 19 heures, à la bougie, quand le poste à galène est disposé sur les tréteaux que les aviateurs comprennent que leur aide est nécessaire et miracle vers vingt heures, retentit l'indicatif un peu brouillé de l'émission « Ici Londres, les Français parlent aux Français » ; Il faut tendre l'oreille, brouillage par l'ennemi et enfoncement dans les bois perturbent la réception.

Les soirées sont longues et sombres en effet au maquis, pas de chants autour du feu de camp comme dans les Chantiers de la Jeunesse organisés par Vichy ; des jeux, devinettes, charades, des récitals de poésie animés par *Jean François* et *Ancel*, le tour des informations collectées, des blagues occupent les soirées ; aussi la possibilité « d'écouter le poste » est une bonne surprise. Le chapelet des messages incongrus et saugrenus met de l'ambiance ; *Ancel* lance un concours d'invention de messages : « l'autruche se tape sur le ventre » provoque l'hilarité et l'agneau réquisitionné et baptisé Turenne est mis à l'honneur par une injonction « en garde Turenne ! » (« garde à vous Turenne », selon J. Poirier). Ce message, transmis par l'agent du SOE *Jean-Pierre* sera diffusé pour annoncer au groupe *Ancel* le parachutage le 8/7/44 du Capitaine *Marc*, Marc Gershel un étudiant strasbourgeois du SOE. (Voir photo). Un autre soir, *Sarthis*, *Montrouge* et *Olivier* inventent la Chanson du Maquis que la BBC diffuse à leur grande fierté en mai 1944, plusieurs fois entonnée dans les bois, à la Libération de Périgueux, et plus tard sous le ciel vosgien.

## La Chanson du Maquis, quelque part en Dordogne, avril 1944

### Refrain

En avant jeunes de France  
Groupons nous, oui, groupons nous  
Pour hâter la délivrance,  
La patrie compte sur nous.  
Les souffrances de nos frères  
Les angoisses de nos mères  
Nous donnent le droit suprême  
De les venger nous mêmes

#### 1

Sur cette terre de misère  
Nous sommes venus pour souffrir  
Mais nous les jeunes réfractaires  
Nul ne saura nous asservir.  
Ni les menaces ni les crimes  
N'auront raison de notre foi  
Assez de sang et de victimes  
Nous défendrons tous notre droit.

#### 2

On nous appelle fortes têtes,  
Le bon bourgeois le croit parfois,  
Car au milieu de la tempête  
Nous vivons tous en hors-la-loi ;  
Nous sommes partis sans histoire,  
Quittant nos parents, nos amis  
Nous ne recherchons pas la gloire  
Nous voulons libérer le pays.

#### 3

Tous les maquis disent les traîtres  
Sont des repaires de bandits ;  
Joseph Darnand doit s'y connaître  
Lui et sa horde de nervis.  
Mais l'on sait que l'armée du crime  
Que l'on dit cachée dans nos bois  
N'aura jamais d'autres victimes  
Que les traîtres emplis d'effroi.

Olivier, Sarthois, Montrouge

Sur l'air d'une chanson des bataillons disciplinaires d'Afrique, interdite par les autorités militaires comme séditeuses. Chanson diffusée par la BBC grâce à l'instructeur Jean Pierre (SOE), le 26 mai 1944, entendue dans les bois de Durestal, entonnée dans les défilés de libération à Périgueux et Bergerac, chantée dans les Vosges.

---

## Travaux pratiques

Avec le printemps, les actions de la résistance dans le département s'amplifient. Guy Penaud a comptabilisé les faits dans son *Histoire de la Résistance en Périgord (op.cit.)* : les vols de cartes d'alimentation dans les mairies ont été multipliés par trois, les attaques contre les lignes téléphoniques et les assassinats de suspects de collaboration par quatre, les attaques de débits de tabac par cinq, les vols de moyens de locomotion par sept, les attaques des caisses publiques (perceptions et bureau de postes) par douze ! Les hommes du maquis *Ancel* y participent en proportion.

Mi-avril, arrive au Moulin du Rosier, un instructeur anglais parachuté du SOE, le Capitaine *Jean Pierre*. Il parle un français très correct mais son accent épouvantable lui vaut rapidement le surnom de « Tchatteuton » (allusion au ruban adhésif). Convivial, très flegmatique, avec beaucoup d'humour, il enseigne l'usage du plastic, cet explosif mou comme du mastic de vitrier, celui des grenades Gamon qui n'explorent qu'en cas de choc, des crayons allumeurs à retardement et de l'unique bazooka qui leur est échu, seule arme antichars. *Moscou* qui a l'expérience des combats de la Wehrmacht en Russie, explique que les chars Tigre ont un angle mort et qu'il faut l'utiliser pour échapper à la riposte. Avec son flegme, *Jean Pierre* entraîne aussi les gars au combat au corps à corps.

Le « Plan Vert » en Aquitaine doit être déclenché à la mi-mai ; il consiste à saboter des voies ferrées de façon à ralentir les convois de soldats ennemis et de leur matériel afin de retarder des renforts sur les zones du débarquement. Il doit donc préparer et précéder le « Plan Tortue » qui vise à ralentir les convois de renfort ennemis par route vers les mêmes zones.



Libération de Périgueux, le 19 août 1944. Les trois "Anglais". De g. à dr. en n° 2 Ralph Beauclerk *Casimir*, radio-opérateur ; puis Marc Gerschel *Gilbert* ; puis en n° 4 Peter Lake *Jean-Pierre* (arch. fam. Wagner-Porcher)

*Ancel* choisit le 1er mai pour commencer les travaux pratiques. Le site choisi se

trouve aux Moulineaux, sur la voie ferrée Périgueux-Bordeaux, où la voie est coincée entre le talus et le cours de l'Isle. A la nuit noire, la petite équipe monte dans la voiture conduite par *Ancel* ; on se perd dans le labyrinthe des routes, sous les bois où on circule phares éteints ; on arrive sur les lieux quand l'aube pointe. La voiture garée sous un appentis abandonné, l'équipe portant le container à matériel chemine sur le chemin qui longe le remblai ; un groupe se place en protection de part et d'autre, *Sarthis* installe les charges le long des voies, tandis que *J. François* fixe les pétards et connecte les détonateurs. Tout le monde se retrouve à la voiture et on attend...en vain. Après avoir vérifié l'heure à sa montre, *Ancel* envoie *J. François* s'enquérir auprès des requis civils sensés surveiller les voies si le train est en retard ; les gardes, peu rassurés, assurent que le train est passé à l'heure. Le matériel n'a pas fonctionné, les crayons allumeurs étaient mouillés, tout est récupéré, l'équipe file sans demander son reste !

*Ancel* décide la nuit suivante de réitérer les travaux pratiques ; même scénario, puis l'attente plus nerveuse cette fois ...« la locomotive, annoncée par son grondement arrive et à la grande stupeur de tous continue sa route... je vois défiler les wagons au-dessus de moi et les fenêtres occupées par des soldats encore endormis...nous sommes à quelques mètres les uns des autres mais personne ne réagit, les Allemands trop surpris et nous abasourdis par l'échec de notre dispositif. » raconte *Sarthis*. De retour au Moulin du Rosier, le dispositif est examiné de près, *Jean François* avait placé les détonateurs à l'envers ! Cet échec sert de leçon et les sabotages suivants sont réussis.

### **Face à la répression accrue, se protéger**

La dégradation du contexte militaire pour l'ennemi, le « Plan Vert » mis en action, les actions de guérilla s'intensifiaient, la répression s'accroît elle aussi.

La Milice depuis janvier 1944 a instauré des cours martiales, sans avocat et la seule peine possible est la peine de mort. En Dordogne, outre la Milice, différentes troupes sont chargées du maintien de l'ordre public dû par le Régime de Vichy et exigé par les troupes ennemies. Les Groupes Mobiles de Réserve GMR sont des gendarmes français ; certains sont noyautés par des résistants qui informent et d'autres comportements sur le terrain indiquent que leur zèle est ralenti par la tournure des événements, ils sont souvent moins combattifs, mais pas forcément moins dangereux. Ainsi Charles Mangold, *Vernois* a été arrêté par l'un d'eux à un carrefour alors qu'il circulait à vélo le 12 août 1944, puis transféré à la Gestapo, interrogé, torturé, fusillé au final. !

Les troupes ennemies sont bien plus redoutables ; à Périgueux du 24 mars au 2 avril 1944, la division Brehmer qui incorpore des Géorgiens, vient renforcer la phalange nord-africaine sous les ordres de Alexis Villaplane, arrivée vers le 20 mars et composée de criminels de droit commun libérés que les Périgourdiens qualifient de « Bicots » ; ces forces policières sèment la terreur, les représailles sur les populations civiles sont féroces, on ne fait pas de prisonniers, on pille, on rançonne, on incendie ; après un attentat de FTP près de Brantôme le 25/3/44 contre une voiture d'officiers ennemis, la petite ville de Brantôme est mise à sac le 25 mars et 26 otages ramenés de Limoges y sont fusillés le 26 ; parmi eux le résistant alsacien Jules Ruhfels *Rouffignac* membre du Directoire départemental AS, arrêté et torturé pendant un mois sans parler ; ensuite le village de Rouffignac est complètement détruit, incendié le 31 mars (G. Penaud op. cit.). Dans un rapport au gouvernement de Vichy, le préfet Popineau indique : « les autorités allemandes ont engagé une lutte sans merci contre les maquis, une lutte sévère et sanglante. Des fermes, des bois sont incendiés, les gens du maquis ou leurs complices sont tués sur les bords des routes...ces événements tragiques créent une atmosphère lourde, pleine d'angoisse. Les gens, à la campagne ou à la ville sont terrorisés... » (Archives départementales 24, cote 1 W 1815 cité dans Schunck op.cit.p.95).

Le Gouvernement Provisoire de la République du Général de Gaulle, établi à Alger au printemps 1944 a prévu l'installation de Comités Départementaux de Libération, les CDL, chargés de traquer et punir les collaborateurs afin de protéger la résistance et lutter contre les réquisitions exigées par l'ennemi. Les chefs de maquis sont donc encore plus vigilants quant à la sécurité ; des effectifs croissants permettent des mesures de protection renforcées, les sentinelles sont plus nombreuses de plus en plus en avant des sites de campement, les agents de liaison recrutés renseignent mieux grâce aux planques plus fréquentes ; chacun est responsable de la sûreté des effectifs qu'il recrute ; ainsi fin mai, Gandouin *Zaguoin* rejoint avec sa centurie Valmy de Brantôme le site de Durestal, et assure *Ancel* de la confiance qu'il a en ses hommes.

Parallèlement, l'ennemi pratique l'infiltration ; début mai 1944, sur le site de la scierie des *Planches*, alors que le maquis est harcelé par les GMR et la phalange nord-africaine, une nouvelle recrue est rapidement soupçonnée de jouer double jeu ; *Ancel*, après quelques jours d'observation, est persuadé d'avoir à faire à un milicien ; il en réfère à l'AS qui en conseil de guerre requiert l'exécution, la sécurité de tous étant menacée.

Après la Libération, *Ancel* et les chefs de l'AS rendront compte à la Justice de cette exécution et le procureur de Périgueux, plus tard, attestera à l'occasion d'une autre enquête que le nom du milicien M. figurait bien sur une liste d'un membre de la Gestapo.

En juin, un commando du maquis est chargé de l'arrestation dans un château proche de Villamblard d'un collaborateur notoire qui reconnaît les faits, s'en explique, et condamné à mort par le conseil de guerre AS, meurt dignement au poteau d'exécution. Dans le récit de *Sarthis* et *Montrouge*, récit authentifié par *Ancel*, trois exécutions à mort sont citées.

## Libérer des camarades arrêtés ? Un coup de main risqué

L'exfiltration des agents de liaison Jean Claus *Alouette* et André Bord *le Bronzé* a donné lieu à plusieurs récits dans les bulletins de l'Amicale des Anciens de la BIAL et ailleurs. Les acteurs de l'aventure en ont donné une version sobre, sous la plume de Jean Claus en 2011, versée aux archives du Comebal ; c'est cette version que nous présentons ici.

« Je rejoins en avril 1943 le groupe de A. Bord *le Bronzé* et Raymond Winter *Raoul* avec une fausse carte d'identité fournie par A. Bord... Je suis chargé par *Ancel* de repérer des sites de parachutages, de missions de liaison... Début mai 1944, nous logions, Bord, Schneider, Winter et moi dans une bergerie entre Chalagnac et Vergt où je m'exerçais parfois à être cuisinier... Avertis d'une patrouille de miliciens et GMR dans le coin, le 10 mai 1944, nous quittons la bergerie tôt matin et vers midi, devant l'apparent calme, nous y revenons...Soudain, comme nous contourions l'angle de la bergerie, une longue rafale de fusil mitrailleur nous cloue, Bord et moi, au sol tandis que Schneider et Winter arrivent à s'éclipser. Nous sommes faits et brutalement embarqués sur un camion encadrés de GMR et de miliciens,... heureusement, à Rossignol, le cafetier, ex gendarme, a vu le convoi, m'a repéré sur le camion et ainsi notre arrestation a pu être diffusée. Nous sommes prisonniers à la caserne des GMR au quartier Saint-Georges de Périgueux ». Les conditions de détention sont assouplies chez les GMR puisque les deux prisonniers, couchés sur la paille dans une cave, sont laissés ensemble et peuvent discuter en alsacien. La nuit est plus difficile puisque des miliciens éméchés viennent se dégriser « en gratifiant les prisonniers de coups de trique et de poings ». Pendant les trajets, traversée de la cour pour rejoindre les toilettes avec un garde, en voiture lors du premier transfert au siège de la milice le lendemain, Claus examine soigneusement les lieux envisageant une possible évasion. L'interrogatoire par trois miliciens est brutal mais Claus peut justifier son refus du STO par son expulsion d'Alsace par le Reich ; « il tient en mains mes papiers de la marine, me dit qu'ils ne valent plus rien et me demande ce que je faisais là où j'ai été pris ; je réponds que j'étais cuisinier ». L'interrogatoire de A. Bord, plus brutal et menaçant, se conclut par l'annonce d'une condamnation à mort devant la cour martiale de la milice à Limoges. Revenus le soir en cellule, ils mettent au point leur défense et concluent qu'« ils ont été brutaux jusqu'à maintenant, nous ont laissé mijoter hier et que le plus dur reste à venir. »

Au cours du transfert au siège de la milice, les prisonniers ont repéré Jean Austin qui planque et les a vus dans la voiture. « Le lendemain après midi, engagés dans la cour pour aller aux toilettes, je vois deux énergumènes sortir du poste de police en hurlant « amenez nous Claus et Bord ! » ; notre gardien nous demande nos noms et s'exécute en nous poussant vers eux ; nous reconnaissons alors Jean Austin et Raymond Winter déguisés en miliciens ! Ils nous empoignent, nous bousculent durement, crient et nous passons devant le chef de poste médusé. Dehors au volant d'une petite voiture noire, Guy Austin, à ses côtés un grand gaillard béret au gamma sur la tête, salue Winter, ouvre la porte arrière et tous quatre nous nous engouffrons dans la voiture...qui ne démarre pas. Le GMR de faction la pousse et enfin elle démarre !. Nous nous arrêtons quelques rues plus loin où les frères et sœurs d'Austin nous attendent avec des bicyclettes ; nous abandonnons la voiture, et franchissons la voie ferrée pour nous engager dans les bois vers Atur. »

Les rescapés rejoignent le maquis *Ancel* où « le patron » très réticent à cette exfiltration n'avait pas donné son accord mais félicite néanmoins tous les acteurs de ce « beau coup de main risqué ».

## Enfin, cela bouge !

Fin mai, le camp de Durestal, le « camp nègre » (voir p 10) s'organise avec deux points d'appui dans un rayon de 15 km, le bourg de Vergt où la pharmacie de Madame Boubaud est une boîte aux lettres précieuse et Saint-Alvère où Solange Granjean, la télégraphiste de l'hôtel « La Boule d'Or » prévient des mouvements sur la route grâce à un téléphone relié par un fil qui court d'arbre en arbre aux avant-postes du camp.

### La visite du colonel Berger

Les premiers jours de juin, « un matin, notre lieutenant arpente le sentier de concert avec un grand type encore jamais vu ; il est vêtu d'une canadienne délavée, d'une culotte de cheval...coiffé du traditionnel béret...lancé dans une conversation dont il semble mener le fil en agitant la cigarette qu'il tient entre ses doigts » raconte *Sarthis* ; « puis *Ancel* ordonna un rassemblement pour nous présenter celui qui devait devenir notre grand patron, le colonel *Berger* dont nous ne sûmes que bien plus tard qu'il s'agissait d'André Malraux. Très peu d'entre nous, à part *Ancel* connaissaient sa carrière et son œuvre, mais il suffisait de le voir quelques instants pour comprendre quelle force intérieure habitait cet homme...nous avons été attentifs aux quelques phrases qu'il a prononcées ce jour là ; c'était des mots simples...des mots s'adressant à des hommes et aussi à des jeunes gens qui allaient le devenir très vite » ajoute *Montrouge*.

La première rencontre de *Berger* et d'*Ancel* a eu lieu les premiers jours de mai. Toujours à la recherche d'armes, *Ancel* s'enquiert auprès de *Jean-Pierre*, instructeur du SOE des parachutages promis ; ce dernier l'accompagne alors à « un PC interallié » installé au château d'Urval près du Bugue. Ils s'y rendent un soir et *Ancel* se présente, chef d'un maquis AS regroupant plus de 200 hommes dans le but de libérer le département ; cela n'a rien d'exceptionnel, c'est le but de tous les maquis de la Dordogne , mais il ajoute qu'il est membre d'un réseau de résistance d'Alsaciens-Lorrains qui ont pour but ultime de rentrer en libérateurs dans leur « petite patrie ». Malraux qui a choisi le pseudo de *Berger*, car il s'écrit de la même manière dans la langue de Goethe et dans celle de Hugo, nom du héros alsacien du roman qu'il vient de terminer, «Les Noyers de l'Altenburg » dresse l'oreille.

Jusque là, Malraux a répondu à tous ceux venus le solliciter de les rejoindre dans la résistance, « avez-vous des armes ? ». C'est la guerre qu'il veut faire et non plus défendre des entreprises mal conduites ; les défaites en Espagne et celle de juin 1940 en France lui ont laissé un goût amer. Son demi frère Roland, du réseau Buckmaster (SOE) a été arrêté quelques semaines plus tôt, il sait par lui ce qui se passe en Dordogne et il a l'ambition de coordonner les différents maquis, s'appuyant sur le réseau SOE de la région. *Ancel* plus jeune que lui d'une quinzaine d'années doit lui aussi dégager énergie et conviction, il lui présente un horizon plus ambitieux que « les bords de la Dordogne et sa verte douceur »...*Berger* promet des armes et demande à venir voir le maquis. *Ancel* a reconnu Malraux dont il a lu les œuvres *La Condition Humaine* et *L'Espoir* avant guerre ; il sait son engagement antinazi dès 1934.

Dans les premiers jours de juin, avant l'annonce du débarquement allié, Malraux se rend à Durestal et propose à *Ancel* d'assurer la protection d'un parachutage près de Domme. *Ancel* ordonne le rassemblement pour le lever des couleurs, au son d'une Marseillaise chantée par tous, et « voilà *Berger* qui salue le drapeau le poing levé » ; *Ancel* raconte à Lacouture ce geste inhabituel dans un maquis AS et l'effet des paroles prononcées sur ses hommes et lui même. (J. Lacouture, op. cit. p. 285). Des armes parviennent dans la première quinzaine de juin.

Le camp que découvre à son retour *Sarthis* le 7 juin a bien changé ; « celui ci est devenu une sorte de citadelle. Un grand nombre d'hommes armés portant des uniformes variés, parcourt les sentiers et mes anciens compagnons sont perdus dans la multitude. »

## **Le « Plan Fer » est activé pendant les deux mois qui suivent et le maquis y prend sa part**

Les réquisitions se poursuivent afin de constituer un parc de véhicules permettant la mobilité des hommes. Le 7 juin, un commando part récupérer à Périgueux une ambulance des Sapeurs-Pompiers complices et de l'essence ; dans une attestation de services maquis signée par *Ancel* en 1975 à l'un des maquisards qui fut à Durestal, on lit : « 7/6/1944, coup de main sur la caserne des Sapeurs-Pompiers et essence ; accrochage avec une patrouille de *feldgendarmes* ».

Racontée le soir même à *Sarthis*, venu annoncer la nouvelle du débarquement au camp et prendre des nouvelles de son frère *Montrouge*, l'expédition se transforme en « odyssée » de *Titi* (Bernard Malherbe) ; « la première partie du programme se déroula sans incident et l'ambulance, conduite par un sapeur, prit le chemin des faubourgs ; son chauffeur, pas trop rassuré, manifestait des signes de panique en dépit des encouragements prodigués par mes camarades,... *Titi*...eut la malencontreuse idée de faire prisonnier un brave *feldgendarme* qui sirotait tranquillement sa bière à [une] terrasse...*Titi* alla...pointer son revolver sous le nez du malheureux...l'Allemand n'opposa aucune résistance et embarqua dans l'ambulance, ...*Titi* le désarma d'un petit revolver...puis l'Allemand reprit courage, commença à se débattre et ...*Titi* réussit ...à le basculer hors de la voiture...sitôt à terre, l'Allemand se mit à crier pour alerter ses compatriotes qui ouvrirent le feu sur les fuyards...*Ancel* accueillit fraîchement le récit de l'exploit et enjoignit... à *Titi* d'aller seul à Périgueux chercher le bidon d'essence [oublié dans l'affaire]». L'initiative indisciplinée de *Titi* mettait en jeu la réussite de l'expédition et la sécurité de tous, même si l'issue fut sans conséquence

« En visitant les installations, j'ai admiré le parc auto, installé dans une clairière en bordure des prés qui nous séparent de la route de Saint-Alvère ; il y a là une soixantaine de véhicules depuis le car de gendarmes jusqu'à la fameuse ambulance ! » *Sarthis*

Dans des attestations de présence au maquis et d'action combattantes, rédigées en 1947 à la demande du Ministère de la Défense en vue de reconnaître la qualité de résistant des impétrants, *Ancel* écrit : « le 8 juin à Rossignol, la section *Innocenti* et une autre sous les ordres d'*Ancel* accrochent très tôt le matin une colonne allemande accompagnée de miliciens, la colonne s'éparpille mais les miliciens poursuivent les retardataires dont *Montrouge* qui en abat plusieurs au fusil mitrailleur. Les maquisards rentrent sains et saufs. »

Le 12 juin en catastrophe, *Ancel* envoie *Montrouge* avec l'unique bazooka et un chargeur, *Gérard*, en renfort d'une section FTP à Eglise-Neuve-de Vergt à 20 km de Durestal. La mission consiste à bloquer trois chars Tigre qui ont quitté Périgueux, se dirigeant vers Lalinde et Bergerac ; il faut les neutraliser avant qu'ils atteignent le gros bourg de Vergt pour éviter les massacres de civils qui se multiplient et protéger les arrières du maquis.

Au rendez-vous, point de FTP ; peu après arrivent trois chars, qui passent à travers les vignes droit sur l'église où ils coupent les moteurs. Les deux hommes s'en approchent, observent et vont se poster avec le bazooka au dessus de la route. Le chargeur introduit la fusée, établit la connexion électrique. On entend les chars qui redémarrent. « Dès que le nez du premier char apparaît, je presse la détente, voit une grande lueur, entend un bruit impressionnant, le recul me surprend et je rate le char ! les chars accélèrent en direction de Vergt...quelques minutes après, les chars ont fait demi tour et reviennent...je camoufle le bazooka dans une haie. Nous filons à travers un champ de blé en rampant cependant que les balles de mitrailleuses sifflent. Ce qui nous sauve, c'est qu'ils sont trop près de nous et gênés par des angles morts...enfin on atteint la vigne puis la forêt. » Cachés derrière les troncs, *Montrouge* et *Gérard* voient passer les trois chars qui rebroussement chemin vers Périgueux. « Il faut rechercher le bazooka camouflé dans la haie avant de déguerpir et trouver des vélos pour rejoindre sans bruit notre base ! ». Arrivés à Vergt, ils sont fêtés par la population ; les nouvelles vont vite à la campagne, il paraît que si *Montrouge* a raté le char, il a tué le chef de char dont le buste émergeait !..



Il faut préciser que c'est la première fois que *Montrouge* tirait une fusée avec ce « tuyau de poêle » qu'il n'avait jusque là manipulé qu'à blanc. Pendant ces trois semaines de juin, c'est un autre maquis qui vit et combat, emblématique du tournant de juin 1944.

Fin mai, *Ancel* est rejoint à sa demande par son ami de longue date [Adelphé Peltre](#), *Adelphé* ; celui ci avait repris en avril la mission de Gustave Houver, arrêté, jusqu'à l'arrivée en Dordogne de [Georges Bennetz](#), *Guéry*, recruté par Bernard Metz. L'annonce du Débarquement le 6 juin et l'appel du Général de Gaulle à la BBC précipite jusqu'à 800 volontaires sur le site de Durestal.

« J'ai huit cents poussins à nourrir, la production bat son plein et je n'ai plus de grains » écrit *Ancel* à son épouse le 15 juin dans un message codé que porte *Adelphé* son adjoint. La sûreté de tous est mise en cause ; on manque de nourriture et d'armes.

Le 21 juin, c'est de Durestal que part la centurie menée par *Innocenti* vers le Grand Castang, appelée en renfort d'autres groupes. Cette fois, il s'agit d'accrocher le groupe de combat Bode, l'unité de reconnaissance de la 11ème Panzerdivision, arrivée à Bergerac le 19 juin.

Des combats acharnés l'ont le matin même affrontée aux groupes résistants AS et FTP de Mouleydier et Pressignac à la sortie de Bergerac. Le bilan établi par les Renseignements Généraux est impressionnant : 170 maisons sur 200 sont incendiées, 19 tués à Mouleydier, 43 à Lalinde, 150 jeunes maquisards fusillés à Préssignac-Vicq selon leur rapport (G. Penaud op.cit. AD24 1 W 1815). La section *Innocenti* affronte l'ennemi après ces massacres.

*Montrouge*, à qui *Ancel* a confié depuis le début l'unique bazooka, est cette fois accompagné du chargeur *Titi*. « On les avait amenés en toute hâte, vers midi à un croisement de route qu'ils avaient mission de verrouiller ; à peine arrivés, ils avaient entendu les moteurs. On attendait des chars Tigres et voilà que c'étaient des chenillettes, munies certes de canons de gros calibre ; *Innocenti* et *Ancel* avaient interdit de tirer au bazooka sur ce menu fretin, les fusées du bazooka étant comptées. Que faire ? » Les chenillettes arrivaient rapidement. *Titi* avait déjà introduit la fusée dans le bazooka...*Montrouge* appuya sur la détente...rien ! C'est la deuxième fois qu'il utilise l'arme ! Il tire à nouveau en oubliant de rectifier son tir ; la fusée atteint alors une chenillette dans la colonne au lieu de la première qui devait immobiliser le convoi. Stoppant sur place, avec une rapidité incroyable, les ennemis aguerris dirigent dans leur direction un feu nourri tandis que les autres engins se dispersent en éventail dans les prés cherchant à repérer et anéantir les fusils mitrailleurs qui tiraillaient dru. *Innocenti* donne l'ordre de décrocher « ne restez pas là, avancez en vous distançant » crie l'adjudant qui savait la leçon de la guérilla, agir, attaquer et décrocher rapidement.

Comme *Montrouge* se redresse, il ressent une soudaine brûlure ; sautant d'un rocher, il se casse la cheville...Au bout d'une heure, ils arrivent à une ferme où un vieux paysan panse la cheville à coup de gniole et d'une bande bien serrée ; mais ils avaient perdu la section...Le silence était revenu sur un paysage où une ferme brûlait ; ils empruntèrent au paysan le cheval et sa charrette et retournèrent au champ de bataille chercher les blessés et les morts. Ils trouvèrent la dépouille de *Moscou* qui leur avait enseigné les angles morts des chars Tigre et qui avait attaqué la première chenillette à coup de grenades avant qu'une mitrailleuse ne l'ait fauché, puis deux autres tués ; ils ramassèrent avec d'infinies précautions deux blessés, *Jean* et le grand *Vic* qui s'en sortiront. Ils se dirigèrent vers le village de Grand Castang et retrouvèrent leur section devant la Mairie. *Innocenti*, le baroudeur au courage et à la volonté de fer, ne put cacher son émotion en voyant arriver les deux camarades et leur sinistre convoi. Le maire décida que les trois morts seraient inhumés dans le cimetière du village, *Ancel* et une délégation du maquis s'y rendirent le lendemain.

La riposte ne se fait pas attendre. Le 24 juin, en début d'après midi, le groupe de combat Bode prend la route de Saint-Alvère, une colonne d'une vingtaine de véhicules, et investit le bourg, positionnant deux automitrailleuses à des points stratégiques ce qui laisse supposer que l'ennemi était bien renseigné voire même guidé ; tout ce qui semble suspect est mitraillé.

Toujours bien renseigné, un groupe allemand pénètre dans l'hôtel de la « Boule d'Or », arrête la téléphoniste de la poste Solange Grandjean pour l'interroger et après avoir pillé l'hôtel l'incendie au lance-flammes. L'incendie se propage activé par un vent violent. La colonne quitte le bourg en direction de Durestal. Georges Rougemont, habitant le moulin de Durestal sur la route, apercevant la colonne fuit par les bois, aide les trois blessés du maquis à évacuer l'infirmerie installée dans la maison des Chattes, dont Vilatte blessé le 21 juin, et un autre blessé aux deux genoux qui ne peut marcher et qu'il prend sur ses épaules pour les mener aux avant postes du maquis *Ancel* ; ils y trouvent le sergent Le Bail, armé d'un fusil mitrailleur qui donne l'alerte au camp. (Extrait de la plaquette Fernand Sabouret, *Devoir de mémoire, souci de vérité* 1939-1945)

*Sarthis*, venu de Trémolat prendre des nouvelles de *Montrouge* blessé le 21/6, raconte : « Tous les gradés sont appelés, chacun reçoit sa consigne tandis que l'ordre de s'enfoncer dans les bois est diffusé. Ce fut une après midi d'enfer et il faut louer le sang froid et la lucidité d'*Ancel* qui organise la retraite sans que nous ayons à déplorer un mort ni blessé...150 d'entre nous seulement sont armés. Pendant que nous reculons sous les futaies, le feu avance. Sous la conduite de *Titi*, une équipe dégage les véhicules à la main, par prudence et pour économiser l'essence ; les autres se réfugiant dans les bois, emportent ce qu'ils peuvent de ravitaillement et de matériel. Aidé de *Popaul*, jeune frère d'*Ancel*, je confectionne une civière, deux perches passées dans les manches de deux vestes pour transporter *Montrouge* qui ne peut marcher. Heureusement, les Boches avaient une trouille bleue de s'aventurer dans les bois et ne connaissaient ni notre nombre ni notre armement. A la tombée du jour, l'ennemi lève le siège... »

Tous ces récits de combats de guérilla, sobres dans les attestations écrites par *Ancel* 30 ans plus tard ou plus détaillés avec un ton d'épopée à travers les témoignages de *Montrouge* et de ses camarades, illustrent plusieurs traits communs aux tactiques des maquis. Face aux unités allemandes, très bien équipées, aguerries par la guerre menée sur le front russe dont ils utilisent les méthodes, que peuvent ces escouades de garçons dont la majorité n'a pas fait de service militaire, dont l'armement est certes plus important en juin qu'en mars, mais qu'ils n'ont pas eu le temps ni l'occasion de prendre en main et qu'ils expérimentent dans le vif du combat ? Le courage, le culot voire l'inconscience du danger ne compensent pas le déséquilibre des forces. Aussi plus encore que dans les combats traditionnels, ils sont toujours « Fabrice à Waterloo », ne comprenant rien aux tenants et aux aboutissants de la situation, dans la fureur des tirs ; d'autant que les renseignements ne sont pas toujours exacts et les renforts annoncés parfois absents. Cependant, l'ennemi les craint et c'est cela l'objectif : les maquis doivent harceler les unités ennemies pour les ralentir, les inquiéter, renverser le rapport de force et inquiéter aussi les Français collaborateurs, en particulier les miliciens. Au prix souvent de massacres y compris parmi les civils.

Le 26 juin au soir, près de Journiac, *Ancel* obtient enfin ce qu'il demande depuis quinze jours aux chefs de l'AS, la dispersion du maquis en groupes de douze hommes dans les bois afin qu'ils puissent se cacher, se nourrir, et attendre que les combats de guérilla puissent reprendre. « Dans les yeux d'*Ancel* il y avait ce soir là, une infinie tristesse » écrit *Montrouge* dans ses souvenirs ; il devait y avoir aussi beaucoup d'inquiétude. Cette dispersion chèrement obtenue, explique la difficulté de situer tous les refuges sur la carte pendant le mois de juillet. *Ancel* dont la dénonciation a été mise à prix sur des affiches placardées à Périgueux, change d'abri tous les deux soirs, les alertes sont fréquentes. Le 8 juillet, la sentinelle, le jeune Reghem *Ch'timi*, donne l'alerte, l'ennemi est sur leur trace, à la Borie ; ce faisant, il sauve l'équipe autour d'*Ancel* mais il est blessé puis sauvagement massacré avant d'être achevé.

A la merci d'une traque ou d'une dénonciation les centuries Verdun, Valmy à la Taillandière près de Veyrines de Vergt, sont dispersées.



La stèle à la mémoire de Jean Réghem, à un km. A l'ouest de Cendrieux (Photographies Comébal)



Jean Réghem vers 1944; source familiale

## CENDRIEUX

### Il y a cinquante ans

Le 8 juillet 1944, au lieu-dit Fondrière près de l'étang de Rivesol sur la commune de Cendrieux, le jeune maquisard Jean Reghem, du groupe Ancel (pseudonyme du commandant Diener, responsables du maquis de Durestal) tombait sous les balles allemandes en donnant l'alerte du repli à son groupe resté en arrière. De longues recherches furent nécessaires avant de pouvoir reconstituer toute l'histoire. C'est Marcel Mignot, maire de Cubjac qui y parviendra et qui sera à l'origine de la manifestation de ce jour. Une foule nombreuse se pressait sur cette petite route reliant Veyrines-de-Vergt à Cendrieux. Elle accompagnait la famille de Jean Reghem, plusieurs anciens de la brigade Alsace-Lorraine, les porte-drapeau et le trompettiste local : Michel Geneste, Raymond Taulou, maire de Cendrieux accompagné par son Conseil municipal Raymond Bergdoll de la brigade Alsace-Lorraine, Marcel Mignot, maire de Cubjac et Jean-Pierre Saint-Amand, vice-président du Conseil général et conseiller général du canton de Vergt prirent tour à tour la parole, devant la stèle, avant que « la Marseillaise »

résonne sur cette terre qui fut un haut lieu de la Résistance. « Il y a cinquante ans aujourd'hui, sur ce sol de Cendrieux, un cœur s'est brutalement arrêté de battre ici, pour nous au nom de la France, dira Jean-Pierre Saint-Amand, en conclusion de cette émouvante cérémonie.

SAMEDI 16 JUILLET 1994

## Vers la libération

Le maquis est maintenant dispersé dans un cercle d'environ 15 km de diamètre autour de Vergt, par petits groupes d'une dizaine de maquisards qui sont contactés chaque jour pour les opérations.

### Deux parachutages très importants sont organisés dans le Sud-Ouest de la France.(région R5)

L'action du SOE, leurs rapports plus convaincants à Londres, les demandes du colonel Berger appuyé à partir du 9 juillet par le commandant Jacquot ont peut-être eu de l'effet ? Toujours est-il que le 14 juillet 1944, jour de la fête nationale, en plein jour à midi, sur le plateau du Causse de

Loubressac dans le Lot, comme en Corrèze sur le plateau de Moustoulat près d'Argentat, pendant six heures d'affilée, plus de deux cents forteresses volantes larguent les containers sur des terrains balisés depuis des semaines par les maquis.

*Ancel* et ses hommes sont chargés avec d'autres groupes AS de Dordogne dont le groupe *Roland*, de chercher à Moustoulat les containers destinés aux forces FFI du département. Il a confié la responsabilité du maquis à son second, *Adelphe* son condisciple et ami. Partis de nuit avec les camions, sur les petites routes, ils sont à pied d'oeuvre en fin de matinée le 14. *Ancel* sait qu'il doit contacter *Hervé*, un des chefs AS de Corrèze. Quand les deux hommes sont face à face, ils se reconnaissent et tombent dans les bras l'un de l'autre : *Hervé* est un officier d'active qui fut le supérieur d'*Ancel* à Saint-Cyr en 1937 lors de son service militaire et son témoin de mariage ! *Ancel* lui fait part de ses responsabilités et du projet de libération de l'Alsace-Lorraine.



Parachutages du 14 juillet 1944, Moustoulat, (Photographies Comébal)



Groupe Ancel, centurie Bir-Hackeim, défilé du 14 juillet 1944 à Durestal

Archives Marie-Luce Wagner

Tous ne sont pas partis sur les lieux des deux parachutages. Les chefs de l'AS de la Région 5 ont choisi avec bon sens et souci politique de faire un amalgame des groupes et des chefs en qui ils ont toute confiance, accompagnés chacun d'une partie seulement de leurs troupes.

Aussi le 14 juillet 1944, des hommes restent sur place et célèbrent la fête nationale, instituée par la République en 1885, dont l'occupant a interdit la célébration depuis l'occupation de la zone sud. En attendant « le jour de gloire », les citoyens que sont la majorité des maquisards entretiennent ainsi l'espoir de la Libération que ces parachutages favorisent. Mais l'euphorie du retour des containers est vite douchée par la triste nouvelle du massacre du groupe *Rasquin* à Martel.



Stèle du lieu-dit Martel, commune de Marsaneix, (Photographie Comébal)



Paul Albert, incorporé de force dans l'armée allemande, photo prise en Allemagne au printemps 1943



Paul Albert, à la ferme en Dordogne, printemps 1944

Paul Albert *Bouboul* (Photos confiées par ses enfants au Comebal)

Le pire arrive au lieu dit Martel sur la commune de Marsaneix ; le 18 juillet au petit matin le groupe *Rasquin* est cueilli par des soldats allemands guidés au plus profond des bois par des miliciens. La sentinelle est neutralisée, dans la grange où ils dorment les hommes sont durement extirpés de leur sommeil, alignés contre le mur puis fusillés ; un seul rescapé, le jeune **Paul Albert, Bouboule** qui a raconté le sinistre piège

Une altercation quelques jours avant ce matin fatidique avec des paysans voisins qui rechignent, par peur ou opposition à fournir un peu de ravitaillement, a provoqué la dénonciation. Paul Albert, *Bouboul*, mosellan , incorporé de force par les Nazis, déserteur, qui comprend l'allemand, saisit l'urgence des ordres prononcés par l'officier à ses soldats et tente le tout pour le tout ; au lieu de se ranger contre le mur, il crie « suivez moi ! », fonce en zigzagant entre les rangs de vigne, et gagne le bois tout proche quelques balles sifflant autour de lui. Blessé au bras mais sauvé, il rend compte du drame à *Adelphe*. Les habitants de Marsaneix, guidé par leur maire Monsieur Boissavy vont chercher les neuf fusillés, qui sont inhumés avec les honneurs en présence du maire, du curé, *d'Adelphe* et de leurs compagnons. Un conseil de guerre réunit le soir même, maire, curé, maquisards, *Adelphe* et confond les délateurs : les billets de la prime de délation sont encore sur la cheminée de la ferme, ils reconnaissent les faits, sont condamnés à mort et fusillés.

### **Le train de la Banque de France à Neuvic/Isle, le hold up de la Résistance.**

La seconde mission a alimenté longtemps rumeurs et récits fantaisistes. Le directeur de la Banque de France de Périgueux informe les chefs AS, pour se dédouaner ?, qu'un convoi de billets de banque allait quitter nuitamment l'établissement la nuit du 26 au 27 juillet pour mettre ce trésor en sûreté à Bordeaux. Le « hold up » est confié, parmi d'autres groupes dont le groupe Roland, au maquis *Ancel*.

C'est Gandouin, *Zaguoin*, chef de la centurie Valmy qui est pour le groupe *Ancel* chargé de l'attaque du train à Neuvic/Isle, lieu choisi car la gare est à l'extérieur du bourg (voir carte des combats) ; dans ce groupe, *Ancel*, *Zaguoin* et *Adelphe* sont les seuls au courant du contenu des sacs ; parallèlement *Ancel* et *Adelphe* organisent le contrôle en amont et en aval des carrefours routiers avec commandos armés afin de stopper les éventuels renforts ennemis. Le camion BATA est de service pour charger le butin du fourgon aux bois ; toute la nuit les sacs sont transportés à dos d'hommes par les sentiers, inaccessibles aux camions, jusqu'au PC de Cendrieux qu'*Ancel* rejoint en fin de matinée ; il y trouve *Francine* et ses adjoints comptant les liasses de billets ; un seul sac a été ouvert sur le lieu même de l'opération pour en vérifier le contenu, une seule liasse manque. Ce butin de 150 sacs contient 2,28 milliards de francs 1944. *Francine* l'intendant de l'AS gère une partie du butin, qui a permis d'acheter du ravitaillement, de l'essence, de subventionner des familles de maquisards, d'acheter des renseignements, des armes, comme ce fut fait ailleurs dans d'autres départements et *in fine* des camions gazogènes pour le Bataillon Strasbourg de la BIAL.

En moins de quinze jours, deux hauts faits de la Résistance de Dordogne auxquels les hommes du maquis *Ancel* ont heureusement participé, voilà de quoi remonter le moral de tous ! Sur les photos prises dans les bois fin juillet et début août par ces jeunes gens, leur fierté s'affirme, ils exhibent les armes distribuées, foin de la sécurité ! Ils posent déjà en futurs vainqueurs dans une image de virilité revendiquée, chèrement acquise, et nourrie des images vues aux actualités cinématographiques de la guerre d'Espagne ou des films de propagande ennemis.

Savent-ils que leur patron, le colonel *Berger*, a été blessé et arrêté et qu'il est prisonnier à Toulouse ? *Ancel* le sait, il en discute avec Bernard Metz lors d'un rendez-vous les 28-29 juillet près de Cendrieux, alors qu'ils se rendent au Bugue envoyer un nouvel appel à Londres pour demander l'envoi d'un chef pour la future unité militaire d'Alsaciens-Lorrains .

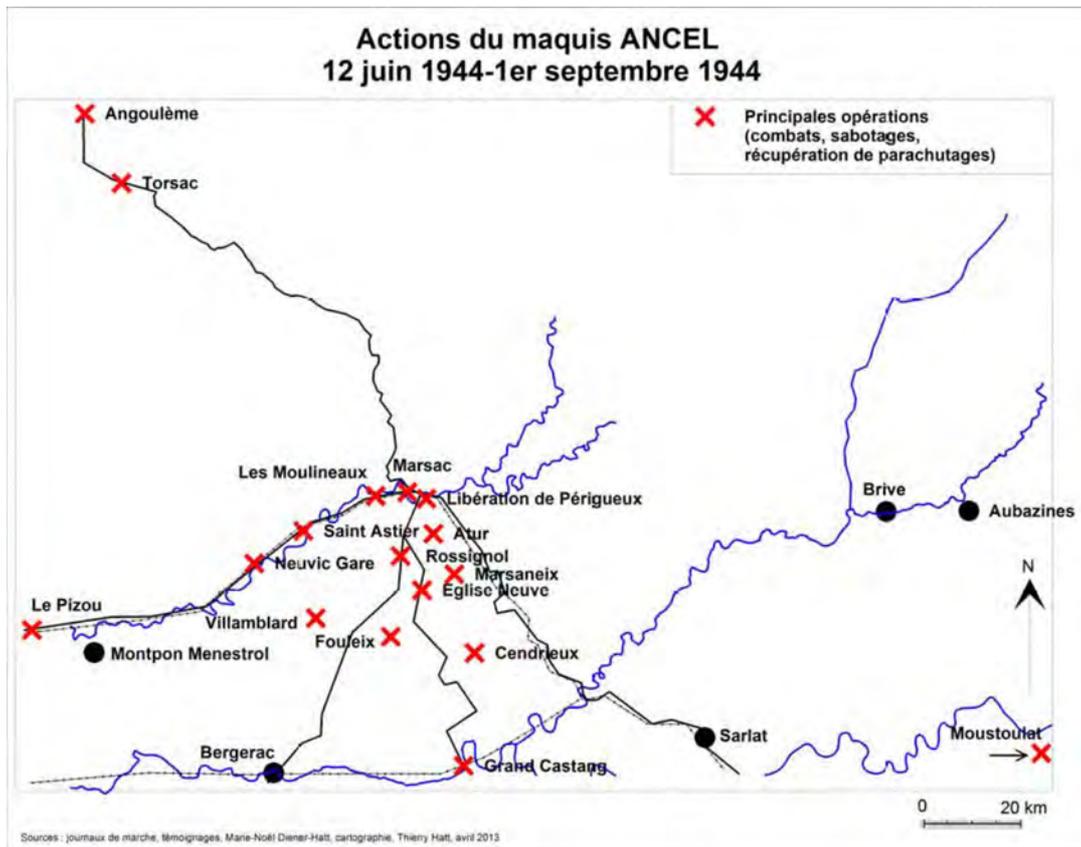


Photo confiée par André Peynichou, datée de début août 1944, légendée par ses soins.

Fin juillet, les chefs des centuries recrutées par Houver se regroupent sous l'autorité d'Ancele pour affronter les combats de la Libération, selon l'engagement des membres du Réseau Martial

d'aider à la libération des départements refuges. Cette unité est baptisée Légion Alsace-Lorraine par les chefs (souvent confondue dans la mémoire et les témoignages des maquisards avec la BAL).

### Enfin les combats de libération des villes

Pourtant les combats pour libérer la région vont encore être meurtriers ; autour de Périgueux, Ancel prépare avec ses adjoints chefs de centuries le harcèlement des troupes qui risquent d'apporter des renforts aux garnisons de Périgueux.

Des Cosaques, dépendant du général Arndt, arrivés à Périgueux le 8 août 1944, (le 360e régiment de grenadiers cosaques) investissent le sud de la région de Bergerac le 11 août 1944. Cette unité entreprend des reconnaissances aux environs de Périgueux, en particulier à Château-l'Evêque le 14 août, Atur, Chancelade, Coursac, Puy de-Fourches le 15. Elle quitte la région le 16 août à bord d'une douzaine de camions. (Guy Penaud, *Les troupes d'occupation en Périgord de 1942 à 1944 (11 novembre 1942-25 août 1944)*, B.S.H.A.P., Tome CXXVI, 1999).

La centurie Bir-Hakeim, créée par Charles Mary, strasbourgeois, a rallié le maquis *Ancel* et affronte ces Cosaques le 15 août à Atur ; le combat se solde par de nombreux tués dont Charles Mary lui même, blessé en sortant de son PC, il est achevé d'une balle dans la tête. L'ennemi ne fait pas de prisonniers...

Entre le 17 et 19 août, l'étau se resserre autour des garnisons, le maquis Ancel est chargé de harceler les troupes ennemies qui cherchent à quitter la ville ; le pont de Cerf est miné, les carrefours gardés ; les FTP se réservent la libération interne de Périgueux. A Saint-Astier, au Pizou et jusqu'à Mussidan, les maquisards harcèlent les troupes ennemies.

Avant de quitter la ville, le 19 août, l'ennemi prend le temps de fusiller ses prisonniers détenus à la caserne Daumesnil, dont Charles Mangold *Vernois*, chef de l'AS centre Dordogne, Fernand Flieg contremaître à l'usine Bata et un médecin de Clairvivre Lucien Schiffmann. D'autres otages pris parmi les habitants de Périgueux sont traînés sur le cours Montaigne et assassinés.



Groupe Ancel, juillet 1944

Debout de gauche à droite : 1 2 3 4 5 6 7

A genoux, de gauche à droite : 1 2 3 4

Debout, numéro 2 : Jean Clauss-Alouette, strasbourgeois

A genoux numéro 1 : Théodore Clauss, père de Jean

Photo fournie par Jean Claus (voir fiche),  
par lui datée de fin juillet 1944 et localisée à Durestal

8

Ancel à Guéry

Tous renseignements concordent pour affirmer départ imminent (de l'ennemi) ou déjà amorcé.

Les routes en direction de Bordeaux sont donc les plus intéressantes et il y a lieu de prévoir sans démolir dispositif actuel une formation en profondeur et interdiction de route D4. Vous êtes affaibli sur la D4 (itinéraire très utilisé) par le fait que vous avez disposé de la section Malmory en appui de St Astier. Je remplace sur son ancien emplacement la section Malmory par une section de réserve de Marcel que vous prendrez en subsistance vu son éloignement de ses bases. Dès que vous aurez récupéré Malmory, rendez compte afin que je puisse disposer de la section Marcel (n'est pas urgent)

Gandoin me signale que la Gestapo part ce soir par D4. Etes appuyé par 4 FM 1 1 Prat (bazooka) et minage au Pont du Cerf. Votre section des Embois (?) pourra tirer sur les avant-garde. Valmy se réserve sur le gros de la colonne.

19/8/44 17 50  
Po. St. Adelph

« Ancel à Guéry »

Tous renseignements concordent pour affirmer départ imminent (de l'ennemi) ou déjà amorcé.

Les routes en direction de Bordeaux sont donc les plus intéressantes et il y a lieu de prévoir sans démolir dispositif actuel une formation en profondeur et interdiction de route D4. Vous êtes affaibli sur la D4 (itinéraire très utilisé) par le fait que vous avez disposé de la section Malmory en appui de St Astier. Je remplace sur son ancien emplacement la section Malmory par une section de réserve de Marcel que vous prendrez en subsistance vu son éloignement de ses bases. Dès que vous aurez récupéré Malmory, rendez compte afin que je puisse disposer de la section Marcel (n'est pas urgent)

Gandoin me signale que la Gestapo part ce soir par D4. Etes appuyé par 4 FM 1 1 Prat (bazooka) et minage au Pont du Cerf. Votre section des Embois (?) pourra tirer sur les avant-garde. Valmy se réserve sur le gros de la colonne. »

19/8/44 17(h)50 p.o. Lt Adelph »

Billet d'ordre signé Adelph, (Archives Ancel)

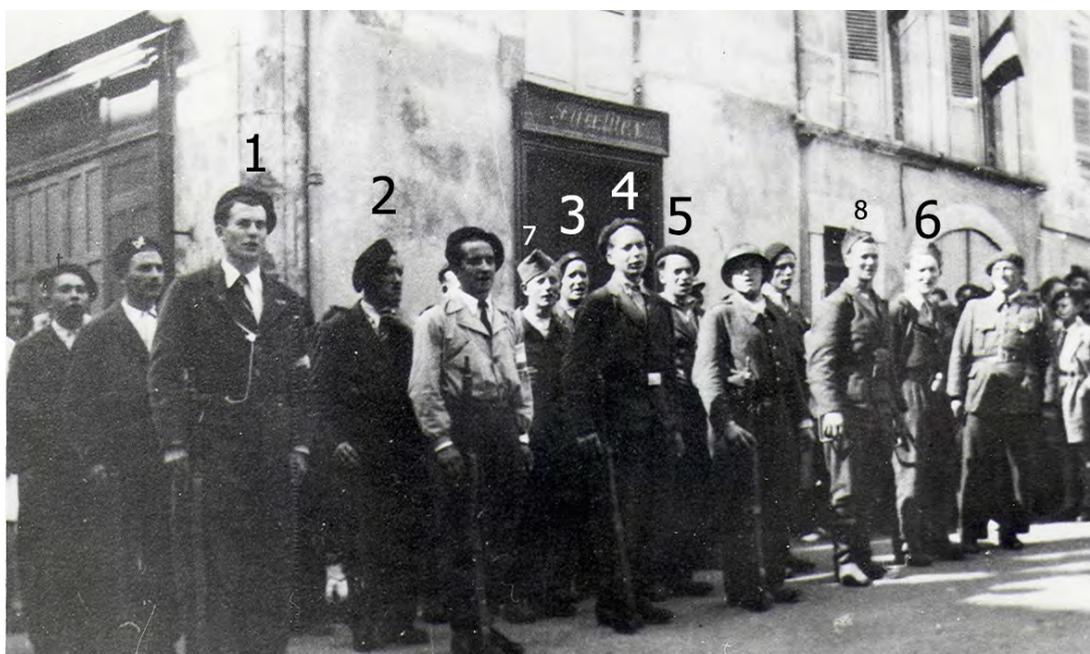


Légion Alsace-Lorraine issue du maquis Ancel, défilé de la Libération, cours Montaigne, Périgueux, 21-08-1944  
Source : Comébal

Le 21 août, c'est le défilé dans Périgueux libéré sous un soleil chaud et la Légion Alsace-Lorraine défile fièrement sur les boulevards, mêlant Alsaciens-Lorrains et Périgourdiens dans la joie grave et émue de l'achèvement de cette première bataille.



Obsèques officielles des fusillés par les Nazis; cours Montaigne, Périgueux, 28-08-1944 Source : Frères Porcher



Libération de Brantôme, revue de la Légion Alsace Lorraine, groupe Ancel, 22-08-1944 Source : Amicale Bal Sud-Ouest  
Identifications de Mme Pierre Moze, 2014

1: Albert Gaudou du Mounet (Brantôme); 2 : Lagarde du Clos du Prieur; 3 : Jean Longueville;  
4 : Lucien Ratinau, père de Monique Ratinaud actuelle maire de Brantôme; 5 : Guimbaud ?; 6 : Lassord  
7 et 8 viennent de Manzac

Tandis que les jeunes troupes sont encasernées au quartier Bugeaud, l'ancienne caserne du 26<sup>ème</sup> RI où certains d'entre eux s' enrôlèrent avant 1942, l'Etat-major s'installe à l'hôtel Fénelon .

Sarthis écrit « nous gardons le dépôt d'essence Desmarais que convoitent les FTP installés dans un grand immeuble sur le cours...

Nous retrouvons, à la sortie de la ville en direction de Tulle un grand charnier, les corps des 45 victimes des troupes nazies y sont jetés pêle-mêle avec des chevaux...Le 28 août, je suis de garde d'honneur sur le cours devant le palais de justice où les cercueils sont alignés ; le soleil d'août accentue l'odeur pestilentielle qui se répand dans l'air surchauffé...les hommes tombent comme des quilles, et moi en dernier ».



**Maquisards du groupe Ancel Légion Alsace Lorraine, repos après la Libération de Périgueux et avant le départ du bataillon Strasbourg de la B.A.L., fin août 1944**

Le temps du maquis, de la clandestinité, est terminé ; quelques jours de caserne entrecoupés de baignades dans l'Isle, de chahuts les soirs sur les cours, d'amitié insouciante entre les jeunes maquisards font une grande permission avant le départ pour le Nord-Est.

C'est l'été, il fait chaud, ils sont en short et espadrilles, tenue des jeunes gens de l'époque, mode des Chantiers de Jeunesse mais aussi des mouvements et des auberges de jeunesse d'avant guerre.

L'Etat-major de la Légion Alsace-Lorraine négocie, quant à lui, son départ pour la seconde partie de son combat.

Marie-Noël Diener-Hatt, 27/10/2016



Périgueux le 20-8-44.

Signé

Bessy - Gaston - Joubert - Lt Godard - Gaucher. Dupuy - Fady - <sup>Servoz</sup> ~~Bessy~~  
Schwartz <sup>trubel</sup>

Emile - Coupani - Georges - Morvan - Josette - Popaul - Jaumotte - Dondel  
Abbes François - Ganigon - Leon

La moto Peugeot  
P 109.  
piquée à un  
milicien par  
Sarkhoi et  
Moutrouge

Un groupe de la Légion Alsace-Lorraine, devant le PC d'Ance, Hôtel Fénelon, Périgueux

Source : Jacqueline Diener